L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I ☩ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

46e VOLUME. — 13me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 5 (Février 1900)

PARTIE INITIATIQUE

Rapport au suprême Conseil Martiniste . . **Papus.**
(p. 97 à 108).

PARTIE PHILOSOPHIQUE

La Société secrète de la « Triade chinoise ». **Tidianeuq.**
(p 109 à 120).

Le Pater esotérique . . . . **Marius Decrespe.**
(p. 120 à 126).

Dieu devant la science et la raison . . . . **Le Leu.**
(p. 127 à 135).

Au pays des Esprits (suite) . . . . **X.**
(p. 136 à 171).

La terre du Sphinx . . . . **Dr F. Rozier.**
(p. 172 à 178).

PARTIE LITTÉRAIRE

La vieille femme et les fleurs . . . . . . **Estrella.**
(p. 179 à 180).

Ordre martiniste. — Société des conférences spiritualistes. — **Ecole supérieure libre** des sciences hermétiques. — Congrès spiritualiste de 1900. — Enquête sur la valeur de la baguette divinatoire employée dans l'art de découvrir les sources d'eau souterraines. — Notice au sujet de Moulaid-Riss, aissaoua, charmeur de serpents à Laghouat. — Bibliographie. — Revues. — Questions.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

TÉLÉPHONE — 282 67

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

RAPPORT

AU SUPRÊME CONSEIL MARTINISTE

Le Président du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, aux M∴ S∴ C∴, aux souverains Délégués généraux et aux Inspecteurs spéciaux, aux Phil... Inc... et à tous les Officiers des Loges, ainsi qu'à tous les S∴ L∴ libres répandus dans l'Univers.

Salut en יהשוה G∴ A∴ De l'U∴.
TT∴ CC∴ FF∴,

L'approche de la grande réunion internationale à laquelle Paris convie tous les peuples a décidé le Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste à sortir de sa réserve, vis-à-vis du monde profane, et à manifester les progrès de l'ordre dans un rapport dont la partie exotérique serait livrée à la publicité. C'est en confor-

mité de cette décision que j'ai l'honneur de vous adresser la présente communication.

Pour bien vous rendre compte des progrès accomplis depuis notre dernier rapport général (mars 1897, E V), nous devons vous rappeler que le principe de toute notre organisation est d'opérer toujours de haut en bas et qu'après avoir constitué le Suprême Conseil dans ses diverses chambres, il nous a fallu organiser les délégations générales et les loges en Europe et en Amérique. Nous en étions là en 1897.

Depuis, nous avons étendu notre action par l'organisation méthodique des délégations spéciales, d'abord en France, où quatorze centres ont été créés, pour centraliser le rayonnement de ces délégations, ensuite dans chaque pays doté d'une délégation générale, et cet important travail est encore en voie d'exécution ainsi que vous le verrez par la lecture des rapports de chacun de nos collègues du Suprême Conseil.

En même temps, nous poursuivions la publication des règlements nouveaux dont les loges manquaient par suite de leur rapide développement, et vous recevrez, avec ce rapport, les premiers exemplaires de ces règlements. Mais nous ne devions pas oublier que l'Ordre Martiniste, laissant de côté toutes les discussions politiques ou religieuses qui sont contraires à ses statuts, est une union d'étudiants adonnés aux hautes études et s'efforçant de réaliser le triomphe par la science de l'idéalisme chrétien, méconnu par le matérialisme triomphant et indignement exploité par un cléricalisme rapace et ignorant. Aussi avons-nous fait tous nos efforts pour mettre nos membres de la pro-

vince et de l'étranger à même de participer aux cours de Paris, et, cela, par la création d'un journal autographié sur la sténographie des cours : *Psyché*, que tous nos délégués reçoivent gratuitement. A ce propos, je suis heureux d'adresser un témoignage public de remerciement et de reconnaissance aux membres de l'Ordre qui se cachent modestement sous le nom de Tripsyché et qui ont organisé ce service, ainsi qu'à notre F. :: Blanchard qui l'a aidé et à notre délégué général en Suède qui traduit et réimprime notre bulletin pour ses loges.

Nous n'ignorons pas que beaucoup de nos membres de province demandent plus et nous consacrerons bientôt nos efforts à la création des cahiers ésotériques d'enseignement, pour lesquels nous possédons toutes les traditions orales nécessaires.

Nous ne devons pas oublier non plus que toutes nos créations sont financièrement constituées par nos moyens personnels et que jamais nous ne demandons à nos délégués ou à nos loges aucune contribution financière.

Ce sont nos propres ressources auxquelles nous demandons de couvrir les principaux frais, et ainsi la calomnie ne peut pas s'attaquer au caractère absolument désintéressé que nous voulons laisser à l'œuvre du Martinisme. Il est incontestable qu'avec nos milliers de membres nous aurions pu, en imposant une cotisation même minime, développer beaucoup nos moyens de propagande, mais nous préférons aller moins vite et éviter ces misérables questions d'argent qui empoisonnent la plupart des associations modernes. A Paris,

le dévouement des officiers de nos loges locales a permis d'organiser un centre autonome où les cours et les loges trouvent un local digne de leur activité. Dans chaque autre groupe, l'officier est appelé à faire pour ses membres ce que nous faisons nous-même au centre, et ainsi le Martinisme progresse sans s'occuper de cotisations ou d'un « tronc de la veuve » dont nous avons pu nous passer jusqu'ici.

Outre notre journal *Psyché*, nous avons pu faire imprimer les diplômes nouveaux pour nos délégués et inspecteurs généraux, pour nos écoles hermétiques et pour nos loges.

En même temps, des Frères dévoués préparent à l'Ordre une série de publications dignes de lui, et la mise au jour d'une nouvelle édition du « *Tableau naturel* » de Saint-Martin a brillamment inauguré cette série.

Telle est la tâche accomplie par votre comité directeur en ces derniers mois, il lui faut maintenant poursuivre son action en étendant le réseau de ses inspecteurs, chargés de veiller au bon fonctionnement de toutes les formalités martinistes et qui ont déjà rendu des services considérables à l'Ordre tout entier.

Mais notre action se manifeste par un double caractère : si nous devons agir sur nos propres centres pour constituer notre recrutement normal et notre progrès, les membres formés dans ces centres doivent, d'autre part, agir à leur tour sur la société profane en vue du succès du Spiritualisme chrétien que nous représentons, et, dans cette action, nous avons dû entrer en rapports, et souvent en lutte, avec divers courants dont

notre rapport ésotérique vous donnera le détail et que je signalerai seulement ici.

En première ligne, permettez-moi de vous rappeler la campagne acharnée que le clergé catholique mène contre nous depuis plusieurs années. Nous affirmons hautement notre rôle de chevaliers de l'idéalité chrétienne, poursuivant ainsi notre tradition de martinistes et de Rose-Croix illuminés, mais nous répudions hautement, tout comme l'a toujours fait notre aïeul Claude de Saint-Martin, toute compromission avec le cléricalisme, dont nous considérons l'action comme aussi néfaste que peu chrétienne. Cette situation nous valut les attaques des cléricaux qui nous considèrent comme des francs-maçons spiritualistes, et, partant, bien plus dangereux que les matérialistes, et des attaques de certains maçons eux-mêmes qui, incapables de comprendre qu'on puisse être un chevalier de l'idéalité chrétienne sans être un Jésuite, nous accusent d'être des membres déguisés de la Société de Jésus.

A toutes ces attaques, nous ferons des réponses franches et documentées, qui vous permettront, mes FF :·:, de les réduire à néant quand elles seront proférées devant vous.

Occupons-nous d'abord des cléricaux. Trois volumes et diverses études ou brochures ont été consacrés par eux, dans ces derniers mois, à combattre nos doctrines. La thèse qu'ils soutiennent est presque toujours la même : Nous sommes, pour eux, des adorateurs du Diable et nous lui rendons un culte sous le nom de Jésus-Christ. Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'inanité de telles balivernes, ni de vous rappeler que

nous sommes des philosophes et non des adeptes d'un culte spécialisé, et que nous faisons appel à la science et non à la foi aveugle dans toutes nos études.

Mais les cléricaux ne s'arrêtent pas pour si peu et ils remplacent les critiques sérieuses par des calomnies niaises et ridicules.

Ceux qui voudraient nous considérer comme des agents d'un cléricalisme quelconque n'auront qu'à parcourir : *La Doctrine du Mal* par Antonini, 1 vol. in-8, Paris, ou *Le Péril occultiste*, par Georges Bois, un vol. in-18, Paris, ou encore la collection de la Revue *La Franc-Maçonnerie démasquée* pour les années 1897 et 1898 et de *La Revue du Monde invisible* pour l'année 1899. Nous conseillons vivement la lecture de ces diverses publications à ceux qui viennent soutenir, dans le camp des rites maçonniques, que les martinistes sont des Jésuites déguisés. Cette calomnie bête s'écroule d'elle-même devant l'unanimité des attaques cléricales contre notre œuvre et contre son caractère essentiellement scientifique quoique franchement chrétien. Tous les rites de l'Univers, sauf le rite français du Grand-Orient, se font honneur d'être chrétiens, et on n'a jamais pensé à les accuser de cléricalisme. Nous attendons de l'avenir une éclatante justice de ces calomnies.

Parlons maintenant de la Franc-Maçonnerie en France. Comme martinistes, nous sommes des illuminés et nous sommes en relations régulières avec tous les principaux centres de l'illuminisme, en Europe et en Amérique. Notre devoir est de faire tous nos efforts

pour que la Franc-Maçonnerie ne laisse pas tomber en désuétude l'héritage symbolique que lui ont transmis nos ancêtres. A cet effet, nous avons d'abord envoyé dans les centres maçonniques plusieurs des nôtres et nous sommes heureux de constater que les plus importants résultats ont été obtenus par des martinistes ou des membres de la Rose-Croix kabbalistique. Qu'importe que certains de nos envoyés aient voulu nous trahir et mordre la main qui les avait guidés vers la lumière. Qu'importe, qu'oubliant qu'ils devaient rester humbles et inconnus, l'orgueil les ait envahis et les ait poussés à vouloir tuer l'initiateur avant d'être initiés? En suivant nos indications, ils ont porté la lumière où ils devaient la porter. Leur rôle était rempli et leur inimitié ne peut attirer que notre pitié et notre pardon.

Du reste, ces accidents datent de plusieurs mois. Ceux qui ont voulu opposer un rite maçonnique anémique à l'universalité du mouvement martiniste ont piteusement échoué et en sont réduits à déguiser leur déconvenue sous la forme d'une opposition hypocrite dans les Loges des autres rites. Trois de nos anciens membres ont seuls pris part à cette manœuvre, tous nos autres envoyés ont rejoint le centre et ont été répartis immédiatement dans d'autres sections. Encore une fois notre chaîne invisible a montré que notre Principe est au-dessus de toutes les réactions du plan physique. Cette chaîne se rattache, en effet, au divin Réparateur, au Christ, dont nous aspirons à être les chevaliers, et, si cette chevalerie de l'idéalité chrétienne effraye les cerveaux trop étroits pour

en comprendre le caractère de réelle tolérance, en France du moins, ce nous est une joie de constater que les plus éminents des rites pratiqués à l'étranger ont salué avec joie notre succès et ont fraternisé officiellement avec notre mouvement.

Ces unions amicales nous permettent d'offrir, aux visiteurs étrangers qui viendront au moment de notre Exposition, un centre où ils seront sûrs de ne pas entendre parler politique, car nous tenons la main à l'observation formelle de nos statuts, un centre où leurs aspirations spiritualistes et chrétiennes seront, non seulement respectées, mais encore partagées, et où la France pourra leur offrir une réception digne de la Rose développant son quaternaire de grâce autour de la Croix de la Gnose et du Temple. Aussi serons-nous heureux de voir nos FF ∴ du rite primitif ou swedenborgien, du rite Memphis et des rites spiritualistes régulièrement affiliés ou représentés, venir partager nos travaux en compagnie de nos FF ∴ des sociétés rosicruciennes d'Europe et d'Amérique et de certains membres du rite écossais, admis à l'entrée de nos centres. Terminons ce chapitre en regrettant que des préjugés indignes de vrais maçons aient empêché l'affiliation de certains de nos officiers à des loges écossaises, sous prétexte de leur caractère nettement chrétien. Depuis ces FF ∴ ont reçu une éclatante récompense de leur fidélité et de leur dévouement.

Ainsi les illuminés éviteront à notre France la honte d'être considérée à l'étranger comme un pays où la superstition partage son règne avec l'intolérance et nos amis retrouveront parmi nous des centres d'é-

tudes que nous ferons tous nos efforts pour rendre dignes de ce nom de Martiniste illustré par les académies maçonniques et les convents qu'ont organisés nos aïeux. Voilà pourquoi nous prenons grand soin des cours d'études symboliques organisés dans deux de nos loges, et nous sommes heureux de voir que plusieurs FF ∴ du rite écossais sont venus nous demander l'autorisation d'être admis à ces cours hebdomadaires, où tous les symboles et toutes les traditions sont l'objet d'une étude attentive. Le Martinisme a encore eu d'autres assauts à soutenir. Des sociétés se rattachant à la tradition orientale ont essayé d'atteindre notre action par une campagne sourde de calomnies personnelles ou collectives. On nous a représentés comme des magiciens noirs et des adeptes de je ne sais quelle goétie, on nous a aussi représentés comme des cléricaux auprès de nos délégués qu'on s'est efforcé de détacher de nos centres, on a forcé nos membres qui voulaient faire partie d'un soi-disant centre ésotérique à quitter nos loges et nos groupes et on leur a promis des instructions orales qu'on nous accusait incapables de leur fournir. Nous avons opposé la plus large tolérance à ces procédés renouvelés d'une inquisition au petit pied, nous avons incité nos membres qui nous demandaient notre avis à entrer dans ces sections ésotériques et nous avons poursuivi notre œuvre sans prendre garde à ces détails. Le résultat ne s'est pas fait longtemps attendre. Déjà, beaucoup de nos FF ∴ nous sont revenus désabusés et nous attendons avec patience le retour des autres. Le temps fera seul son œuvre mieux que les plus acerbes polé-

miques et notre rôle de martiniste nous ordonne de pardonner au lieu de scandaliser des adversaires que nous ne nommerons pas autrement, car toute œuvre permise par l'Invisible a sa nécessité terrestre et nous n'avons pas le droit de juger.

Les matérialistes se sont efforcés aussi de combattre notre action en essayant de nous présenter comme des arriérés, ne connaissant ni la loi d'évolution ni la loi de progrès, et, partant, comme des adeptes de la superstition et de quelque nouveau fanatisme. Ceux qui ont soutenu ces enfantillages ont seulement montré leur ignorance de nos recherches et de nos doctrines et ont oublié que nous avons, pour la plupart, appartenu à l'école matérialiste......., dans notre jeunesse, et que c'est par l'étude approfondie des sciences que nous avons recréé en nous cette foi vraiment solide, car elle est basée sur l'expérience et le fait.

Enfin, on a aussi tâché de confondre notre tradition si ancienne et si désireuse de bases scientifiques, avec les doctrines, respectables mais ne correspondant que de très loin avec notre enseignement, du spiritisme contemporain, dans ses diverses écoles.

Ai-je bien épuisé devant vous la liste des accusations portées contre notre Ordre ? J'en doute. Car, lorsqu'on ne peut plus s'en prendre aux doctrines, on s'en prend aux personnalités, en insinuant des calomnies d'autant plus lâches qu'elles sont proférées hors de la présence des intéressés. De tels procédés jugent leurs auteurs et nons ne leur ferons pas l'honneur de nous y arrêter plus longtemps. Il suffit de les signaler.

Laissons donc là ces petites misères inséparables de tout succès et passons à la face de cette médaille dont j'ai dû vous montrer d'abord le revers.

Comme je vous l'ai dit, nos cinq délégations de 1897 en France ont fait place à quatorze délégations générales, pourvues chacune de nombreuses inspections et délégations spéciales.

Les délégations existantes ont été étendues dans les contrées acquises et nous avons ouvert au Martinisme, en Europe, l'Angleterre avec un souverain délégué général, un inspecteur principal et cinq délégations générales, la Hongrie, le Danemark, l'Italie, où nous avons concentré un pouvoir spécial à Milan avec rayonnement dans toute la péninsule, la Russie, la Roumanie, la Suède, où notre mouvement a pris une légitime extension, la Suisse.

En Asie, nous avons pu constituer des délégations en Indo-Chine.

Sur le continent Africain, outre l'Égypte et la Tunisie, nous avons des postes au Soudan et au Sénégal.

En Amérique, vous verrez par les rapports spéciaux ce que nous devons à notre délégué Blitz au nord et Girgois au sud. Les États-Unis, malgré une crise passagère, ont vu notre mouvement marcher à pas de géant, et, plus bas vers le sud, outre la République Argentine, le Chili, le Paraguay, l'Uruguay et le Brésil ont vu naître et croître les centres Martinistes sur leur territoire.

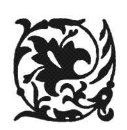
Aucune société initiatique ne peut présenter une elle organisation dépendant d'un seul et unique

centre et créée sans rien demander aux diverses formations pour le Suprême Conseil.

Telle est notre œuvre en quelques années et maintenant il dépend du Ciel de lui prêter la seule force qui rend les créations terrestres dignes de longue vie. Aussi, restons tous, T. C. FF., de simples étudiants dévoués à la cause du bien, aspirons à devenir de vrais chevaliers, pouvant consacrer nos initiés à la gloire de יחשדה G. ∴ A. ∴ de l'U. ∴

Pour moi, qui ne suis qu'un délégué au combat, je ferai mes efforts pour me rendre moins indigne de la confiance de mes maîtres et je m'efforcerai de mériter encore votre appui et vos encouragements.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

LA SOCIÉTÉ SECRÈTE
DE LA TRIADE CHINOISE

LA TERRE ET LE CIEL

D'Extrême-Orient le câble nous apporte la nouvelle que si le Fils du Ciel n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux, mais ce qui paraît sûr, c'est qu'il est remplacé.

Toutefois le descendant des Ming, que les Thian-ti-Hioui tiennent en réserve dans un lieu secret, ne semble pas encore devoir être montré et la Tartare Tsou-Hi dirige toujours avec fermeté les destinées de l'Empire du Milieu.

La Chine, ou mieux le Continent Jaune, est couvert de sociétés secrètes. Ce n'est que trop vrai, mais que notre cœur fraternel d'initié ne se gonfle pas à la hâte, que nos mains ne se tendent pas prématurément.... elles ne trouveraient presque rien à étreindre.

Il faut en rabattre lorsqu'on scrute le fond des fraternités chinoises. On peut y découvrir un certain symbolisme primitif, saisir quelques aspirations avouables, mais on est aussitôt éloigné devant le senti-

ment de haine farouche, vivace, implacable, voué à l'étranger, au barbare, au pirate occidental, à l'homme aux dents de chien...comme disent les Annamites.

Il y a bien certaines exceptions et quelques rares centres doués d'un esprit philosophique plus tolérant. Mais ces groupes ne nous ouvriront pas la Chine, ils sont comparables aux noyaux épars de musulmans chinois, de Juifs chinois dont la tête est à Hong-Kong; enfin aux nombreuses loges maçonniques d'Extrême-Orient qui renferment des Chinois et surtout des métis portugais-chinois parmi leurs membres.

En Occident, les sociétés secrètes ont toujours eu pour bases un fort enseignement symbolique qui s'appuyait sur une doctrine philosophique et morale élevée. Leur but fut pour certaines de répandre dans les foules la culture spiritualiste et d'empêcher l'humanité de tomber dans un matérialisme écrasant.

Enfin, prenant parfois en mains, plus ou moins directement, les destinées des États, elles en orientèrent la marche vers le but qu'elles n'avaient cessé de préconiser comme le salut final. Toutes les vraies sociétés sont unies par une même chaîne. Depuis les temps les plus reculés, l'initiation pour toutes se ressemble et le but poursuivi ne change pas. Il tend à l'élévation individuelle de l'homme et, par suite de la collectivité universelle, à la Fraternité absolue.

Il ne faut pas longtemps étudier le Chinois pour s'apercevoir qu'un pareil idéal ne saurait lui convenir. Qui dit Chinois dit trafiquant, dit ami de la richesse, dit dur pour lui, mais surtout dur pour les autres. Ce qui paraît bonté chez lui n'est que l'éta-

lage de son plus grand défaut, car s'il lâche parfois ses piastres, ce sera non par charité mais par orgueil comme tous les parvenus.

Le bonze exploite, le mandarin exploite, le commerçant exploite, le paysan et l'artisan vivent au jour le jour, tous s'inquiètent bien peu de philosophie. A un peuple si positif beaucoup plus fort en chiffres qu'en poésie, il a fallu des conceptions restreintes, un vague principe supérieur que l'on n'approfondit pas pour les lettrés et pour le bas peuple la crainte de puissances mystérieuses variables. Les Chinois croient à une sorte d'immortalité de l'âme, puisque le culte des ancêtres est la vraie base de leurs croyances et les fêtes annuelles, surtout le Têt, le corollaire obligé. Mais rien de religieux ne s'accomplit chez eux avec amour et simplicité, tout au contraire montre leur orgueil et leur ostentation.

Les funérailles donnent lieu à une pompe insensée, on rivalise à qui organisera le plus beau cortège à son parent défunt. On donne aux temples surtout pour qu'on admire la magnificence de vos dons et il en va ainsi de tous les actes religieux du Chinois... les chiffres dessèchent le cœur.

Inutile de parler du clergé, il est descendu à moins que rien, il vit de l'autel et c'est tout. Néanmoins il est indispensable que tout fils de grande famille, même les fils des rois, revêtent pendant quelques mois de leur jeunesse la robe jaune des bonzes.

Aussi le Chinois positif ne devait pas demander à une société secrète la connaissance du « — Principe suprême » — ou de « l'État probable » — dans lequel

serait plus tard son âme régénérée. Confucius lui a légué, 500 avant J.-C., tout ce qui lui était nécessaire comme morale, c'est du sec, du positif, le vrai doit et avoir des sentiments. Avec cela on vit en équilibre, mais on ne se sacrifie pas à autrui, et si néanmoins le Chinois a poussé la philanthropie assez loin, — car il a entre autres inventé depuis des centaines d'années les monts-de-piété, — c'est surtout qu'il est englobé lui-même dans cette charité. C'est la société de secours mutuels, qui donne à Pierre aujourd'hui, mais qui vous ouvre sa bourse demain.

La première forme de la société secrète en Chine est la « congrégation ».

La Chine commerçante et émigrante, et il faut comprendre plus de 100 millions d'individus là dedans, est répartie en cinq ou six grandes congrégations ayant leurs centres dans les principaux ports de la Chine, qui leur donne leur nom (Canton, Nankin Fô-hien, etc.)

C'est comme les Kouan, pour les musulmans ; pour arriver, il faut faire partie d'une de ces associations. Alors on vous prend, on vous case, on vous fait travailler, on vous soigne, au besoin on vous rapatrie... même mort ! Mais, en échange, il faut s'engager par serment à suivre les règles de la congrégation, à obéir à son préfet, payer les redevances. Vous êtes en tutelle. On a comparé cela, non sans raison, à une vraie franc-maçonnerie dont les chefs seuls sont des initiés ; la plupart des adeptes restent toujours de simples apprentis, ils ont le signe de reconnaissance et le droit de... se taire !

C'est qu'on ne badine pas ; les congrégations rendent

justice à leurs nationaux. Les Anglais dans leurs possessions et nous dans les nôtres n'avons pas encore changé cela, sauf pour des fautes graves, connues, qui sont justiciables de nos tribunaux.

Mais allez donc chercher quelqu'un dans une ville chinoise coloniale de cent mille âmes, telle que Choolen, par exemple, si ses coreligionnaires veulent le cacher.

Trois choses sont presque impossibles pour un Européen dans ces contrées : pénétrer les secrets du Conseil des congrégations, entrer dans une vraie fumerie d'opium chinoise ou dans une maison de prostitution réservée aux Chinois. Ceux qui ont écrit là-dessus ont surtout travaillé d'imagination et l'initiation maç.·. même n'ouvrirait aucune porte.

Mais, en dehors des congrégations, règne sur la Chine une redoutable société secrète qui fait sentir son action sur la totalité de l'empire et même au delà.

A l'origine, on voit exister les deux sociétés, *le Nénuphar blanc* et *les Brûleurs d'encens*. La seconde disparaît ou mieux se fond dans une autre. Le *Nénuphar blanc* se maintient et, en 1812, est la cause de l'attentat dirigé contre le vieil empereur Kia-King, qui ne doit son salut qu'au courage de son fils et successeur, Tao-Kouang.

Vers 1820, cette Société devient la Société des *Trois-Unions* ou plus simplement la *Triade*. Son nom varie, du reste, suivant les contrées de la Chine où elle est répandue. Dans le Nord, on l'appelle : *la Terre et le Ciel* (*Thiou-ti-Hioui*) ou *Hung ;* ailleurs, le *Petit Couteau*, le *Lotus blanc* (nénuphar).

C'est une vraie franc-maç.·.

L'année dernière, l'*Éclair* donnait les renseignements suivants : « Le principe de ses adeptes est celui-ci : Il y a un Grand Principe, un Seigneur suprême et un Ciel supérieur. Par la vertu de son souffle tout-puissant, le Ciel supérieur a formé les trois puissances productrices subordonnées qui sont : le ciel, la terre, l'homme. »

Cette trinité d'éléments créés est symbolisée par le *Triangle*. Le blanc est la couleur de la secte. Le lotus blanc, son emblème ; entre eux, ils s'appellent frères. Ils portent un éventail blanc maintenu d'une façon particulière. En prenant le thé, ils disposent leurs tasses de façon à former certains signes. Ils rendent un culte spécial à Thian-Chu, Dieu du ciel, mais ils s'en cachent, seul l'empereur ayant le droit de l'adorer.

Leurs loges se nomment Cités des Saules. — Sur leurs étendards se trouvent écrits les mots : « Charité, équité, sagesse, égalité, foi. — Obéissez au Ciel et rétablissez la dynastie des Ming. »

Chaque membre a une carte avec en-tête : « Société de l'origine des patriotes. »

A ces renseignements, nous pouvons ajouter les suivants qui les complètent :

Le nombre — trois — est sacré pour eux et toujours supposé énoncé lorsque les adeptes se livrent entre eux pour se reconnaître à des calculs préalables. Ainsi, quand un affilié demande combien fait 3 multiplié par 8, si son interlocuteur fait partie de la Triade, il doit répondre 21, c'est-à-dire 21 × 3, nombre sacré non exprimé. L'attouchement se fait comme dans le te écossais dans le creux de la main.

Lorsqu'un affilié porte un parapluie, il doit le renverser, l'analogue de l'éventail.

Enfin, encore un détail de F.·.M.·. Si un frère rencontre un affilié avec un inconnu, il demande à emprunter — trois sapèques, — ce qu'il n'obtient pas si l'inconnu est de la Société.

Ils ont un langage particulier, véritable argot dans lequel la signification des mots est inversée; ainsi au lieu de dire *kéon* pour chien, on dira *tienn*.

Les points maç.·. à la suite des noms sont remplacés par la clef chinoise de l'élément eau — soit trois traits ≡ (un Koua).

On a fort peu de renseignements sur l'organisation intérieure de la Société et les réceptions des affiliés.

A la tête serait un grand maître assisté de « trois frères aînés » (Ko).

Les réceptions ont lieu la nuit avec grand mystère. L'aspirant prête serment devant un dieu représenté par une figure pentagonale (Etoile flamboyante de la maç.·.), sur laquelle sont gravés des caractères dont le sens reste inconnu aux profanes. Puis il subit diverses épreuves: le passage du Pont (Kosso-teiao), c'est-à-dire le passage sous la voûte d'acier formée par des épées entre-croisées.

Le serment étant fait, on tranche la tête à un coq en disant : « Ainsi périssent tous ceux qui manquent à la foi jurée. »

Il a été jusqu'ici impossible, malgré les investigations auxquelles s'est livrée la police, surtout à Saïgon à la suite du procès de 1882 déjà ébauché dès 1873, de saisir les liens qui unissent les différentes loges entre elles.

L'origine de cette Société date du jour où la dynastie tartare-mandchoue a renversé la dynastie chinoise des Ming en 1643.

La Triade poursuit le rétablissement de la dynastie nationale, mais nous fait plutôt l'effet d'une vraie Maffia, que d'une société secrète aux idées larges. Il est vrai que dans le Nord de la Chine elle poursuit surtout un but philanthropique, tandis que dans le Midi elle revêt un côté politique. C'est du reste là que se sont réfugiés les débris des Taï-ping, ainsi que tous les mécontents et rebelles de l'Empire.

La Société du Ciel et de la Terre n'est pas que cantonnée en Chine, mais au contraire fortement répandue dans tous les centres d'émigration chinoise, dans les colonies européennes et américaines. Ce sera un grand danger un jour pour nous, lorsque le réveil aura sonné pour les Célestes. Ils s'appuient sur la première manifestation de la nationalité, soit l'attachement à une dynastie nationale ; pour les peuples qui ne sentent pas le patriotisme comme nous, c'est un drapeau, et nous avons fortement senti l'analogue et même le ressentons encore au Tonkin et en Annam. Là, la piraterie est de trois sortes : la petite ou locale, la moyenne ou du Delta et la grande venant de Chine (1). Toutes ont aussitôt abrité leur sanglant trafic sous le couvert du patriotisme. Leurs chefs ont organisé leurs bandes en sociétés secrètes avec statuts, mots de passe, épreuves, etc., et ont lancé des proclamations datées de telle année du règne de Ham-

(1) Consulter *Pirates et Rebelles*, du colonel Fay.

Nghi, dans lesquelles nous sommes traités de pirates, et les chefs révoltés annoncent qu'ils vont délivrer la contrée et rétablir le roi national détrôné, notre captif d'Alger. Sur leurs bannières se trouvait le nom du prince prisonnier.

Inutile de dire qu'en haut lieu, en Annam et en Chine, les chefs pirates étaient soutenus.

On ne parle que de percer la Chine, mais s'est-on jamais demandé ce que deviendra la — partie morale — la partie métaphysique — de cette nation à notre brusque contact.

Leur religion — pratique,— avons-nous dit, ne dépasse pas certaines maximes morales, et le culte des ancêtres a encore une législation bien rigoureuse pour imposer une piété absolue des restes des défunts.

Le Hoang-Viet-Luat-Lé, en Indo-Chine, dit (1) : La violation de sépulture sera punie de cent coups de bâton ; l'exil, une amende de 3.000 lis pour quiconque enlèvera de la terre pour regarder le cercueil ; de la strangulation, si c'est pour regarder le cadavre.

Soixante coups de bâton et une amende variant de 1 à 15 taëls pour celui qui dérobe une brique ou une pierre à une tombe ; la décapitation (2) pour celui qui met au jour le cadavre d'un de ses parents plus âgés que lui ou pour quiconque enlève un cercueil de sa place afin de vendre le terrain de la sépulture à une autre personne.

---

(1) Voir *A travers la Cochinchine*, P. Postel.
(2) Chez les peuples de race jaune, la strangulation est une peine inférieure à la décapitation.

Cent coups de bâton ettrois ans de fers pour le parent plus âgé qui viole la sépulture d'un parent plus jeune ou qui met son cadavre au jour. Cent coups de bâton, l'exil et une amende de 3.000 lis pour quiconque brûle, mutile ou jette à l'eau un cadavre ou bien son cercueil non encore mis en terre ; la décapitation dans le cas précédent, si le coupable est un parent plus jeune, l'exil s'il est plus âgé ; quatre-vingts coups de bâton si, en creusant la terre, on découvre un cercueil et qu'on ne s'empresse pas de le recouvrir ; quatre-vingts coups de bâton et deux ans de fers pour brûler par mégarde un cercueil en enfumant un renard dont la tanière est dans une tombe ; la strangulation, si le cadavre ainsi brûlé est celui du père ou de l'aïeule. Cent coups de bâton pour dégrader le jardin d'une sépulture ; quatre-vingts à cent coups de bâton pour le maire d'un village qui ne prévient pas le mandarin que quelqu'un meurt dans sa commune, et un an de prison en plus si le corps a été détruit d'une façon quelconque.

Un pareil code protège le cadavre d'une façon étonnante ; malheureusement, dans la pratique, la vie humaine est beaucoup moins défendue dans les pays de race jaune, même c'est avec une résignation tout orientale qu'on s'apprête au fatal voyage. Aussi, meurtres, pillages, incendies, supplices, massacres, révoltes, marchent leur train. Quant à l'étranger, il n'est jamais en sûreté, on le tolère par la force qui le protège, mais le mot fraternité est et sera de longtemps inconnu dans ces parages.

Aussi, lorsque le bouddhisme sera entammé, ses prêtres clameront, non pour défendre leurs convic-

tions religieuses, mais par crainte de perdre leurs riches prébendes. Les idoles, qui, pour la masse du peuple, ont pris, non le sens de figurations, mais bien d'entités réelles, devront à jamais se cacher.

Le catholicisme cherchera à se tailler une large part. Jusqu'ici il n'a pas fait grand'chose, les *catholica* sont de mœurs détestables, à vices renforcés. Ceux instruits par nos missionnaires français passent encore, mais en Indo-Chine on a fait deux parts et dans la seconde se trouvent les missions espagnoles. Ce n'est pas un élément civilisateur, car le recrutement du personnel se faisait aux Philippines et la guerre récente nous a instruit sur la valeur de ce clergé qui est un peu dans la situation de celui de l'Amérique du Sud, c'est-à-dire vit aux colonies en plein état de concubinage.

Le protestantisme ne parlera jamais efficacement aux Orientaux.

Voici donc une masse de 400 millions d'individus et plus qui va se trouver brusquement en contact avec des gens ayant l'idée chrétienne, chrétienne dans le sens absolu du mot,et qui sera obligée de changer son orientation, de nous appeler frères, sans arrière-pensée. Y arrivera-t-on ? Pour qui connaît le fanatisme jaune, toujours latent, la tâche est loin d'être facile à achever et il faudrait lancer dès maintenant, dans des loges coloniales aux idées les plus avancées et les plus libérales, des « Fils du Ciel et de la Terre » un courant empreint de fraternité et de tolérance pour préparer le terrain futur.

Voilà donc notre programme tout tracé : lorsque l'édifice bouddhique vermoulu s'écroulera, il faut que

le souffle spiritualiste et la charité fraternelle soient là pour diriger les cœurs et qu'un endurcissement pire que celui qui existe ne s'empare pas de l'esprit des races jaunes.

TIDIANEUQ :.:

LE PATER ÉSOTÉRIQUE

A mon cher Amo.

Dans les numéros d'août 1894 et août 1895 de l'*Initiation*, Papus a publié sur le *Pater* deux belles études dans lesquelles il a établi les divisions ésotériques de cette magnifique prière et donné divers exemples des adaptations multiples dont elle est susceptible.

Les réflexions qui suivent sont inspirées par ces études.

Le *Pater* est, semble-t-il, la seule prière qui puisse dignement être adressée à l'Être inconnaissable, d'où provient toute vie, et c'est pour cela que toutes les religions et même toutes les philosophies et toutes les sciences peuvent répéter cette invocation enseignée par J.-C. Le Parlement des religions à Chicago en a fourni le haut exemple.

Si l'on analyse le *Pater*, on y retrouve facilement l'indication de toutes les grandes lois occultes.

Rappelons d'abord que le *Pater* se divise en neuf versets terminés par le mot *Amen*, qui exprime le désir de réalisation. Papus a justement observé que

les trois premiers versets se rapportent au monde divin, le quatrième est à la fois synthétique des précédents et transitoires entre ceux-ci et les suivants, les deux qui viennent ensuite contiennent les lois qui régissent le plan humain, les septième et huitième sont relatifs au plan matériel, et le neuvième est le verset ésotérique.

Voyons chacun de ces versets en détail.

I

PATER NOSTER QUI ES IN CŒLIS

A qui s'adresse le *Pater?* à Dieu le Père? Iévê? Osiris? Saturne? Brahma? Sa? Non, car ce sont là des personnifications diverses de la première manifestation divine, et non Dieu lui-même qui est essentiellement et par Soi dans les cieux inaccessibles que les Druides nomment Ceugant et les Indous Akasa. Le Dieu auquel s'adresse le *Pater*, c'est le Destin, le Dieu inconnu et unique, Parabrahm, Aïn-Soph.

Cependant on lui donne avec raison le nom de Père, de notre Père, qui montre que toute créature, du grain de sable au plus vénérable des dieux, doit la vie à cet être unique.

II

SANCTIFICETUR NOMEN TUUM

Nous ne savons de Dieu que son nom, et encore le savons-nous bien mal. *Les Noms divins*, de saint Denis l'Aréopagite, enseigneront des choses pro-

fondes à ce sujet. Mais on peut dire, d'une façon générale, que toutes les appellations par lesquelles les peuples ont désigné CE QUI EST sont des noms divins et doivent être également sanctifiés. Le devoir de religion est de la plus haute importance, surtout pour l'occultiste, suivant ce précepte de Pythagore : « Rends aux dieux immortels le culte consacré ; garde ensuite ta foi. » Et l'on doit se garder avec autant de soin de l'indifférence religieuse que des excès du paganisme clérical ; car les prêtres, à quelque religion qu'ils appartiennent, ne sanctifient pas, pour la plupart, le nom de Dieu, ils le profanent en le matérialisant ; et cela est nécessaire. *Opportet hæreses esse.*

III

ADVENIAT REGNUM TUUM

Ainsi que le fait remarquer Papus dans les études précitées, c'est le Saint-Esprit qui est le réalisateur du règne de Dieu, et ce règne est celui de l'amour. Que toutes les haines s'apaisent, que les antagonismes se résolvent, que tous soient un, enfin ! comme le Fils et le Père sont un avec l'Esprit dans le domaine de l'Absolu.

IV

FIAT VOLUNTAS TUA SICUT IN CŒLO ET IN TERRA

Ce mot sublime a toujours paru jusqu'ici la plus belle formule de la résignation. Soit. Mais c'est aussi l'un des plus hauts secrets de la puissance ; et la

volonté humaine qui sait s'identifier à la volonté divine devient maîtresse du Destin. Ce verset du *Pater* semble correspondre au *Savoir*, *Vouloir*, *Oser*, *Se Taire*, de la magie ; et l'opposition tout ésotérique du ciel et de la terre qui termine le *Fiat*, en rappelant les leçons de la *Table d'Émeraude*, laisse entendre que, par ce *Fiat*, l'homme peut devenir comme un Dieu sur la terre et le coopérateur du Saint-Esprit pour l'avènement du règne de Dieu.

V

PANEM NOSTRUM QUOTIDIANUM DA NOBIS HODIE

Le pain dont il s'agit n'est pas, naturellement, la seule nourriture corporelle, ni même la nourriture spirituelle seule auxquelles tous les êtres ont également droit ; c'est, d'une façon générale, tout ce qu'il faut pour que, suivant la prière de Bouddha, tous les êtres soient heureux au fur et à mesure de leurs besoins et de leurs mérites, c'est-à-dire selon les nécessités actuelles de leur évolution. Nous avons là une solution du problème de l'égalité naturelle des créateurs dans la hiérarchie universelle.

VI

ET DIMITTE NOBIS DEBITA NOSTRA SICUT ET NOS DIMITTIMUS DEBITORIBUS NOSTRIS

Comme Papus le note, ce verset est l'énoncé de la grande loi de Karma, la règle de nos existences, et le

pourquoi de la souffrance et le secret du bonheur.

Nous y trouvons encore le moyen d'accomplir la volonté divine invoquée plus haut. Faisons comme Dieu, pardonnons à toute créature, remettons les dettes contractées envers nous et accomplissons nos devoirs envers autrui. Ni le jeûne, ni la prière, ni l'aumône, ni les macérations, ni les savantes études, ne servent de rien à qui n'aime pas et ne pardonne pas du fond du cœur. Jésus a donné à ce précepte souverain une forme équivalente, quand il a dit : « Aimez-vous les uns les autres ». L'amour est en réalité le feu animateur de tous les mondes et le moteur de l'évolution universelle.

VII

ET NE NOS INDUCAS IN TENTATIONEM

Quelle est donc cette tentation que Jésus redoute si fort pour nous ?

Est-ce la tentation d'orgueil à laquelle a succombé Lucifer ? Mais nous ne sommes pas des anges, et notre orgueil n'est, le plus souvent, que ridicule. S'agit-il de la luxure ou de la gourmandise, résultat de l'influence de la matière ? Mais nous ne sommes pas des bêtes et nous ne nous adonnons à ces vices malpropres qu'à la façon dont les petits enfants souillent leurs langes ; — dès que notre évolution sera assez avancée, nous oublierons les honteuses misères de notre jeune âge ; d'ailleurs, le Christ lui-même l'a dit, les péchés de la chair ne sont pas impardonnables.

Le maître a-t-il eu en vue toute tentation quelconque. Non. Jésus a voulu nous prémunir contre la grande tentation à laquelle sont soumis les dieux comme les hommes, les anges comme les bêtes, la grande, la terrible tentation d'égoïsme qui s'oppose au devoir d'amour, le plus grand de tous. Remarquez que si l'Église n'a pas mis l'égoïsme au nombre des péchés capitaux, c'est que l'égoïsme est l'essence même du péché dont l'avarice, la colère, la paresse, l'envie, etc., ne sont que les formes principales.

VIII

SED LIBERA NOS A MALO

Et le mal redoutable dont Jésus nous enseigne à souhaiter la délivrance est l'attracte égoïste de Nahash, l'illusion de séparativité qui nous retient dans les mondes matériels, inférieurs, presque au niveau de la brute et du roc insensible. Qu'elle est poignante et belle, cette terreur de Jésus à la vue du mal, comme le petit enfant qui se jette épeuré au cou de sa mère! Il s'élance de tout son être vers le Père suprême, traînant l'humanité entière à sa suite, et crie éperdument: « Père, père, sauve-nous du mal, délivre-nous de l'égoïsme! Vois, il s'avance menaçant, il rugit, cherchant à dévorer quelqu'un d'entre nous! Ah! il va nous atteindre! Père, garde-nous de la bête, et donne-nous, oh! donne-nous, le bonheur de nous dévouer aux plus petits qui souffrent, la joie ineffable de nous sacrifier pour eux. Leur misère est la mienne, leur

péché est le mien, leur honte est ma honte, ô Père très miséricordieux, car ils sont un avec moi comme nous sommes un, Toi et Moi ; et si ta justice doit sévir, qu'elle me frappe et les épargne, car ils ne savent ce qu'ils font, car ce sont tes enfants aussi, Père très bon et très patient, ils souffrent d'être égoïstes, Père, délivre-nous du mal. »

IX

QUONIAM TU ES REGNUM, ET NORMA, ET VIRTUS PER AEONES

Ce mystérieux verset est la synthèse de toute la prière, il rappelle que l'action divine s'exerce suivant la loi ternaire dans les trois mondes à travers le temps et l'espace durant l'éternité et l'évolution totale, dont les jours de Brahma sont les étapes. *Amen*.

Ces réflexions, tout imparfaites et sommaires qu'elles soient, contribueront peut-être à montrer l'importance du *Pater*.

Pas un occultiste ne devrait passer un seul jour sans réciter et méditer cette merveilleuse prière, qu'on ne saurait trop étudier ; car, sous une forme extrêmement condensée, elle contient non seulement l'énoncé des lois générales de l'univers, mais encore les règles particulières pour la conduite de chaque individu.

MARIUS DECRESPE.

DIEU DEVANT LA SCIENCE

ET LA RAISON (1)

L'auteur tient à montrer que la Foi peut et doit s'appuyer sur le secours de la raison, fidèle, en cela, à la devise de son maître saint Thomas, *Fides per intellectum*, et, comme l'exercice de la raison ne va pas sans l'expérimentation scientifique, toute son œuvre est consacrée à démontrer l'existence de Dieu rationnellement et scientifiquement ainsi que la nature de ses attributs. Fort bien !

Il reste à savoir jusqu'où va l'autorité de la science et de la raison en semblable matière.

N'oublions pas *qu'un Dieu défini est un Dieu fini*, que le caractère essentiel de l'Être Principe, l'Incognoscible d'Herbert Spencer, l'Ensoph des cabalistes, l'Éternel Irrévélé de tous les mystiques, ne souffre aucune étude en soi, et relève surtout de la théologie négative, à telles enseignes que saint Denys l'Aréopagite a pu écrire de lui ce chapitre v de sa *Théologie mystique* qui mériterait d'être connu de tous ceux qui l'ignorent (oh ! combien ! chers professeurs !) à seule fin de bien établir que, comme le dit l'Aréopagite, *on ne doit faire du principe premier des*

---

(1) Par le R. P. Villard, 2 vol. in-8. Oudin, édit.



choses, ni affirmation ni négation absolue, attendu, dit-il, ailleurs (1re lettre à Caïus), qu'*Il ne subsiste et n'est connu transcendantalement qu'à condition de ne pas subsister et de n'être pas connu !* car, dit saint Paul, *la Divinité échappe à toute pensée et à toute science* (Rom., 11, 33). D'ou il suit, comme le dit ailleurs saint Denys, que Dieu n'a jamais parlé et ne s'est jamais révélé à personne, *en soi*, mais que ceux qui ont prétendu avoir vu ou entendu Dieu se sont servi d'un euphémisme, d'ailleurs légitime, pour s'imposer leur autorité comme le fit Moïse qui savait très bien que toute manifestation de Dieu est Dieu et peut être nommée telle, — quelques-uns me comprendront et cela me suffit. Saint Jean n'a-t-il pas dit que *nul n'a jamais vu Dieu ; que son Verbe seul le manifeste*. Saint Denys complète d'ailleurs la pensée de saint Jean lorsqu'il rapporte dans son traité des *Noms divins* un extrait d'Hiérothée, duquel il ressort très bien que l'univers n'est pas autre chose que l'œuvre du Verbe et le Verbe lui-même en action, autrement dit l'Incognoscible rendu connaissable par automanifestation, miracle de l'Un devenu multiple sans des instigations de substances, Unité transcendante, radicale des êtres, totalité indivisible, plénitude incommensurable criant, perfectionnant et embrassant toute unité et multitude.

Le principe de la pluralité étant l'unité, dit le même docteur (*Noms divins*, XII), celle-là ne peut exister sans que celle-ci soit. Mais si l'on considère les diverses parties de l'Univers comme unies de tout point entre elles, on a, alors, l'unité dans la totalité. L'unité étant

le principe élémentaire de tout, rien ne peut être réputé uni sans avoir le caractère spécifique de l'unité préconçue, unité dans laquelle toutes choses préexistent et sont suréminemment renfermées.

Rapprochons ces considérations hâtives de la preuve platonicienne de l'Existence de Dieu, qui englobe toutes les autres, nous trouverons inutile de décrire 600 pages in-8 sur Dieu et ses attributs, alors que le bon sens lui-même nous amènera à nous énoncer beaucoup plus simplement et à dire :

Un dans son essence, triple dans ses manifestations, l'*Être* est *logique* et les choses d'En haut sont analogues et proportionnelles aux choses d'en bas ; si bien qu'une même cause engendre, dans chacun des trois plans de ses manifestations, des séries d'effets correspondants et rigoureusement déterminables par des calculs analogiques. La loi des harmonies est dans l'antagonisme relativement équilibré des forces contraires, cause efficiente du mouvement de la vie. (St. de Guaïta, *le Seuil du mystère*.)

C'est ce qu'exprime saint Denys l'Aréopagite lorsqu'il dit (*Noms divins*, XVII) : « Ramenant donc ces ruisseaux divers à une source unique, disons qu'il existe une force simple, spontanée qui établit l'union et l'harmonie entre toutes choses depuis le souverain bien jusqu'à la dernière des créatures et, de là, remonte par la même route à son point de départ, accomplissant d'elle-même en elle-même et sur elle-même sa révolution invariable en tournant ainsi dans un cercle éternel. » (*Traduction de Mgr Darboy*.)

De pareilles définitions relèvent de la méthode synthétique qui procède par induction et analogie et dont notre époque a une sainte et maladive horreur.

Et cependant, a dit l'Aréopagite (*Noms divins*, V), « on peut dire avec vérité que, plus les créatures participent à l'unité, c'est-à-dire à Dieu qui abonde en richesses infinies, plus elles se rapprochent de lui et croissent en excellence ». L'excellence des êtres est donc en rapport avec leur progrès vers le sens de la synthèse. D'où le peu de résultat des efforts de nos hommes de science et autres essentiellement analystes et déductifs, ignorant totalement la méthode inductive en pratique et bondissant quand on leur parle d'analogie.

L'analyse tue les principes au lieu de les vérifier. Pas une formule même religieuse et si élevée soit-elle qui résiste à ce corrosif. Conclusion : les pasteurs réalisent cette parole du « Seigneur » à Isaïe : « Dis-leur : Écoutez mais sans comprendre, voyez sans être éclairés. Parce que je te commande d'enténébrer le cœur de ce peuple, de lui boucher les oreilles, d'obscurcir ses yeux, dans la crainte qu'il ne voie et n'entende, comprenne, se convertisse et soit sauvé. » Jésus-Christ a parlé de même. (Marc, IV).

Mais il arrive fatalement qu'à ce jeu-là, quand on n'est pas Isaïe, non seulement on embrouille les autres, mais on s'embrouille soi-même, et si l'on a possédé la clé du mystère, on la perd et des passants la trouvent et la gardent. On en est quitte pour les excommunier et l'on croit que tout est dit ; bien à tort du reste.

Nous n'appliquons pas ces dernières lignes au R. P. Villard qui, lui, ne s'embrouille pas. Car, si jamais œuvre fut consciencieuse, érudite, précise,

rationnelle, informée et honnête, c'est la sienne; c'est là la meilleure analysè que nous puissions faire du livre du savant dominicain et nous ne pouvons que répéter que nous admirons sincèrement son genre de valeur qui sera goûtée par bien des esprits. Et ce n'est pas parce que nous préférons la méthode négative que nous anathématiserons l'autre en ce genre d'études. Nous sommes pour la synthèse essence de la vérité. Nous regrettons seulement que le procédé analytique mène souvent les auteurs les plus éclairés à des affirmations très hasardées, *ex. cit.* : l'inertie absolue de la matière. Qu'est-ce donc que la matière, sinon une résistance et, par conséquent, une force, un mode de l'énergie, une réalisation apparente, passagère et instable de l'équilibre vers lequel tend l'universel antagonisme sans pouvoir le réaliser jamais. Il suffit d'ouvrir les yeux pour s'apercevoir que ce que nous appelons la matière est une, qu'elle est vivante et évolue. D'où il suit qu'il n'y a pas de corps simples, absolument parlant, et que tout est combinaison ou polarisation momentanée du + et du — sur tous les plans.

C'est ce même procédé analytique qui nous égare à adopter l'idée d'une création dans le sens étroit du mot, sens d'une volonté qui, *ipso facto*, et à peine exprimée, fait passer de l'abstrait au concret tout organisé, le néant. C'est refuser à l'être son plus bel attribut, le sens de la procession *logique*.

Ce n'est pas pour rien, en effet, que la Trinité est la loi souveraine d'action de l'unité qui opère par elle sans désintégrer son essence et sans avoir besoin de

rompre son attribut essentiel, l'*immobilité*, pour déterminer un mouvement qui, en passant du possible à l'acte, ont produit une époque et, par conséquent, une différenciation dans l'état nécessaire du principe premier des choses.

Ceux qui auront pénétré le sens secret des livres cosmogoniques de Moïse — rien de la *Vulgate* ! Grand Dieu ! — sauront que la seconde personne de la Trinité est l'essence même de la vie universelle, la substance des êtres, le principe de leur durée, la forme suprême de tous les possibles, le Jehovah cyclique, le tout essentiel à procession quaternaire des choses, notre Inconscient supérieur, le transcendant principe de notre origine, de notre durée et de notre fin (Voyez l'Aéopagite, *Noms Divins*, II : extr. des *Elém. de théol.* du B. Timothée.) Le principe de rappel à l'unité, le Saint-Esprit, distille incessamment l'abstrait du concret et c'est ainsi que, par la loi trinitaire, nous percevons le mystère de ce perpétuel miracle invo-évolutif du Père qui se manifeste par le fils et du sensible élevé à l'intelligible dans le souffle ardent du Saint-Esprit par la réalisation intégrale de la parole perdue, sens de la prière :

Pater noster... adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua !...

Cette même logique nous montre que la croyance (de source analytique) au surnaturel est basée sur un malentendu. La Providence, le Destin et la Volonté humaine se partagent le monde ; esprit, corps et âme du système des manifestations de l'Être dans la forme sensible. Le sens de toute vie doit être adéquat à son

origine et à ses fins, à plus forte raison le sens de tout ensemble de vies. Voilà la loi suprême que la Providence est chargée de maintenir *suaviter aut fortiter* suivant le cas, afin d'équilibrer les deux plateaux de la balance dont elle est le fléau : sa volonté est la fatalité. Ce que nous appelons le surnaturel est une action régulatrice logique de force immanente ou de réserve qui donne avec plus ou moins d'intensité dans le système quand ses éléments contingents mettent en échec la loi suprême qui les régit et préside à leur évolution générale ou particulière.

Si on arrivait à faire deux hommes en coupant un homme en deux, ne paraîtrait-ce pas un prodige surnaturel? Cependant, par le même procédé, on fait deux orvets avec un seul orvet et personne ne crie au miracle. Inutile de développer. Nous appelons surnaturel improprement l'intervention logique d'une intelligence régulatrice de l'harmonie des choses de par un principe et pour un but dont nos sens ne perçoivent pas analytiquement l'immanente nécessité que l'induction et l'analogie seules peuvent nous faire entrevoir.

La place nous est trop mesurée pour allonger ces lignes qui pourraient devenir des volumes. Toutefois nous ne voulons pas les clore sans faire un reproche au R. P. Villard.

Pourquoi un savant philosophe comme lui pousse-t-il l'amour du — convenu — jusqu'à placer avec tous ses collègues le berceau de la philosophie à l'époque de la sagesse grecque et fait-il à Pythagore l'injure de paraître ignorer que ses mathématiques sacrées

étaient aussi qualitatives que celles de Moïse et puisées à la même source : l'Égypte. Les *octodecaterons de Manéthon* nous indiqueraient, à défaut d'autres preuves, que le Pirée n'est pas un homme et à plus forte raison l'Homme. S'il veut se donner la peine de lire le livre de la *Mission des Juifs*, de Saint-Yves d'Alveydre, le R. P. Villard y verra (avec économie de temps et sans frais de recherches ni d'études spéciales) ce que fut, avant Moïse, dans le cycle de Ram, l'immense empire arbitral de Bélier, quelles étaient ses métropoles religieuses, leur puissance, leur sagesse, leur tradition ésotérique, l'hiréoglyphe, de leur sacerdoce et leur unité trente fois séculaire que brisa le schisme d'Irshou. Il verra combien est faux le procédé qui consiste à présenter des *adaptateurs* aux lieu et place des *initiateurs* et des *sages*, fussent-ils grecs, aux lieu et place de la *sagesse*. Il y verra d'où vient la Genèse de Moïse et comment fille, de l'hermétisme égyptien, elle sort par lui de la grande source hindoue qui, elle-même, jaillit, sans doute, du premier éveil de la conscience humaine à la perception logique du Divin par la méthode antique par excellence, l'induction par analogie et l'aide des Élohims, méthode qui a produit des œuvres de cosmogonie synthétique tellement transcendantes et quintessenciées que nos philosophes analystes, coupeurs de cheveux en quatre, y voient, les uns avec foi, les autres avec mépris, toute espèce de choses absurdes, excepté l'éternelle logique qui s'y reflète comme en un limpide miroir.

Les titres de « Dieu prouvé par la science et la rai-

son » dont le clergé abuse étrangement à notre époque me choquent au plus haut point, car ils sont un indigne sacrifice à ce que j'appelle le scientifisme et le rationalisme d'aujourd'hui, dont l'ignorance et la mauvaise foi sont le seul critérium et qui, à mon avis, sont aussi loin de la raison et de la science qu'une sensation pervertie est loin d'une faculté intégrale.

Au demeurant, la foi est une vertu théologale, et non théologique, et quant à la valeur intrinsèque de tout traité et commentaire sur ce sujet, nous sommes bien de l'avis de l'auteur de l'*Initiation de Jésus-Christ* (l. I, ch. III, n° 2; l. III, ch. II, n°s 1 et 2) et nous y renvoyons ceux pour lesquels le *magister dixit* serait un axiome, soit comme docteurs, soit comme disciples.

LE LEU.

Au Pays des Esprits

(Suite)

CHAPITRE V

MAGIE EN ANGLETERRE

Avant d'avoir complété le terme de mon éducation en Europe, j'eus le malheur de perdre mon excellent père. Aussitôt après sa mort, je reçus de ma mère et de nos parents Indous des lettres m'enjoignant de suivre les cours d'une certaine école militaire en Angleterre, où je devais me préparer à embrasser la carrière des armes qu'avait suivie mon père en Indoustan.

Je répugnais grandement à prendre ce parti ; toute autre profession m'eût semblé préférable à celle de soldat. Mais, les arrangements pris pour la continuation de mon séjour en Europe dépendaient de mon acquiescement à ces ordres. Mon attachement pour le professeur von Marx était devenu si ardent, son affection m'était devenue si indispensable que j'aurais fait l'impossible pour rester simplement près de lui, dût-il m'en coûter notre intimité antérieure.

Ma mère m'informait que des distinctions hono-

rifiques, un avancement militaire rapide m'attendaient dans l'Inde, grâce à l'influence des parents de mon père, grâce à la haute estime dans laquelle on tenait ses services. Elle me suppliait de ne point ruiner toutes les espérances qu'elle avait fondées sur ma soumission et ma bonne conduite, et terminait en m'adressant aux amis d'Europe qui s'étaient chargés d'exécuter ses désirs et qui devaient pourvoir aux frais de mes études à l'École militaire anglaise. Mon chagrin, ma répugnance à me séparer de lui, eurent le don d'amuser le professeur von Marx, de lui plaire aussi singulièrement. Il me dit qu'il avait accepté sa situation de professeur à B. — plutôt comme moyen de détourner l'attention des profanes des recherches plus occultes dans lesquelles il se plaisait, que par suite d'une nécessité quelconque pour lui de se livrer à l'enseignement universitaire.

Il était libre, disait-il, d'aller et venir comme bon lui semblait. Mais si l'affection qu'il avait conçue à mon égard lui rendait notre séparation aussi pénible qu'à moi, il me conseillait cependant de ne point m'opposer au choix de la profession qu'avaient fait pour moi mes amis. Il me réconcilia d'ailleurs complètement à l'idée de mon absence prolongée d'Allemagne, en me promettant de fréquentes visites en Angleterre. Il passerait la plus grande partie de son temps dans un appartement tranquille près de mon école; là, il s'occuperait de ses études favorites, et je pourrais passer toutes mes heures de loisir dans sa compagnie. Une fois de plus, nous revînmes donc aux expériences entreprises avec la Fraternité berlinoise.

Invariablement, je passai mes vacances à la résidence de mon si cher ami, près du collège à B.; aussi m'inquiétai-je fort peu des perspectives nouvelles d'existence qui venaient de se découvrir à moi. Ma mère avait consenti à ce que je restasse avec le professeur von Marx, jusqu'à l'expiration de ma vingt-deuxième année. Le temps marchait; l'attachement qui existait entre le professeur et moi devenait chaque jour plus profond. Les liens qui m'unissaient à cet homme étrange semblaient maintenant prendre racine jusque dans les fibres mêmes de mon cœur; et la seule idée de les voir se briser me remplissait d'une angoisse indicible. Maintes années se sont écoulées depuis lors, mes juvéniles ardeurs se sont tempérées, sont devenues des sentiments de calme sérénité en attendant le grand jour. Je ne puis cependant, aujourd'hui encore, me rappeler la vie d'incroyable unité, la sympathie magnétique qui me rattachait à mon singulier associé, sans m'étonner profondément que l'identité d'un être humain puisse se fondre aussi complètement dans celle d'un autre. En sa présence, l'action me devenait facile, la pensée claire, la parole prompte. Je ne sais par suite de quelle étrange infirmité, mes actes, mes pensées, mes mots, me semblaient dériver de lui. Sans faire le moindre effort pour saisir son désir, m'enquérir de sa volonté, je m'apercevais que je vivais sous son influence, que mes principales incitations à penser, à agir provenaient du flux silencieux de ses pensées. Loin de lui, je me sentais invraisemblablement perdu. Je devenais rêveur, irrésolu, distrait; plutôt comme un corps sans âme que comme un enfant.

L'instinct me restait, mais la conscience de moi-même manquait du pivot qui la faisait tourner; les roues de mon esprit vibraient, oscillaient de-ci de-là, en quête du soutien qui servait à les fixer.

Je discerne aujourd'hui le secret de ce mystique enchantement, mais je ne crois pas avoir observé jamais aucun cas où mon âme ait acquis sur une autre un aussi puissant contrôle. La vie magnétique du professeur von Marx s'était infusée dans mon propre organisme, au point que j'étais devenu partie de lui-même; sa volonté forte et persuasive avait pénétré jusqu'à mon cerveau, et y avait pris logis au siège le plus intime de mon intelligence.

Tacitement, par entente mutuelle, j'en étais arrivé à me considérer comme le fils adoptif du professeur von Marx. Cet arrangement muet m'avait non seulement procuré la paix et le bonheur, mais je songeais vaguement à la possibilité prochaine pour mon âme de se séparer de sa frêle habitation humaine pour s'absorber peut-être dans l'entité plus grande, plus haute que j'idolâtrais si étrangement.

J'ignore encore aujourd'hui jusqu'à quel point le professeur se rendait compte de l'influence magique qu'il exerçait sur moi. Il savait que je pouvais lire ses pensées comme un livre ouvert. Il pouvait me cacher ou me révéler à plaisir sa volonté, sans dire un mot. Je savais quand il voulait me cacher sa pensée. Dans ces moments-là, le vide se faisait dans mon esprit.

Quand cette muraille mentale ne s'érigeait pas entre nous, tout me devenait clair, lucide comme s'il eût été moi-même. Je me préparais à la promenade à pied

ou à cheval, selon son désir, sans qu'un mot ou un geste se passât entre nous.

Le professeur von Marx, je le sais aujourd'hui, m'était profondément attaché. Je crois bien que, même dans les moments où il exerçait le plus triomphalement son influence sur moi, il déplorait mon effrayante soumission à sa volonté.

Gentleman parfait, le professeur se montrait gravement courtois vis-à-vis des femmes, sans jamais chercher à frayer avec elles. Il les comprenait, comme il comprenait quiconque l'approchait. Quoique ce sujet n'intervînt jamais dans nos conversations, je me rendais compte qu'il éprouvait un dédain profond pour l'esprit féminin, ses faiblesses comme ses qualités d'intuition. L'intense dévotion qu'il professait pour les études particulières, qu'il avait entreprises, l'absorbait tout entier, le rendait totalement indifférent aux attraits de la femme. D'une beauté remarquable, de manières polies quoique froides, il eût pu, s'il l'avait désiré, se faire aimer des plus belles, en n'importe quel pays. Pourquoi me trouvé-je le seul être humain capable d'émouvoir, semblait-il, son cœur stoïque ? Je ne puis expliquer la chose que par l'hypothèse d'une action magnétique réciproque, produite en réponse à celle qu'il exerçait si étrangement sur moi. Son flux magnétique m'imprégnait tout entier ; mais il recevait, en échange, sans s'en douter, des influences provenant de la vie élémentaire qu'il déplaçait dans mon organisme. Il n'est point rare de voir les magnétiseurs s'imprégner de quelques-unes des qualités morbides de leurs patients, voire même de

leurs tendances d'esprit: ce qu'ils appellent sympathie.

Quand j'eus terminé mes études à l'École militaire anglaise, j'accompagnai mon grand ami dans un voyage qu'il fit à travers l'Europe et l'Orient, voyage qui nous prit plusieurs mois. Au bout de ce temps, le professeur von Marx m'informa que sa présence était nécessitée, pour quelques mois, à Londres, par des affaires d'importance se rapportant aux intérêts de certaine société dont il était l'associé. Je n'avais pas encore visité la grande capitale anglaise. Mon cher maître se réjouissait à l'idée de me présenter à l'un de ses amis les plus estimés comme à la perspective qui me serait ainsi offerte d'observer les progrès de l'occultisme, parmi ses partisans d'Angleterre.

Sombre, glacial, le jour qui vit notre arrivée à Londres nous salua d'un sinistre augure. Nous nous installâmes, le professeur et moi, dans un vieil hôtel, rongé par le temps, dont nous devions louer une portion pour la durée de notre séjour. Le feu flambait dans la cheminée, la flamme douce des lampes prêtait un air de gaieté à la scène, le premier soir de notre arrivée, tandis que nous étions assis en compagnie des deux amis auxquels nous avions envoyé nos lettres d'introduction et qui s'étaient hâtés, dès les premiers moments, de venir nous souhaiter la bienvenue dans la métropole anglaise.

L'un de nos visiteurs, gentleman du plus noble caractère et de haute situation sociale, était un ancien camarade de collège du professeur von Marx. Dans leur prime jeunesse, ils avaient été amis intimes,

avaient fait partie ensemble de maintes sociétés auxquelles le professeur appartenait. Ce personnage joua, par la suite, un rôle des plus importants dans le drame de ma propre, triste existence. Je ne puis le nommer, mais pour la clarté de mon récit je prierai mes lecteurs de le reconnaître, dans ces pages, sous le nom de plume de M. John Cavendish Dudley. La personne qui accompagnait M. Dudley était aussi un occultiste distingué. L'objet principal de cette visite précipitée était de nous faire accepter l'hospitalité de ville et de campagne, aux résidences de M. Dudley. En fait, ce dernier brûlait d'impatience, comme il le dit, de renouveler son ancienne intimité avec le cher camarade de sa jeunesse, Félix von Marx. C'est avec toutes les peines du monde que le professeur put enfin le persuader de son inébranlable résolution de garder un logis privé pour lui-même et son fils adoptif, comme il m'appela, pendant la durée de notre séjour en Angleterre; ses visites à ses amis ne pouvaient être qu'occasionnelles.

M. Dudley et son compagnon, sir James M..., se montrèrent très enthousiastes dans leur description des merveilleuses séances auxquelles ils avaient assisté, parmi les occultistes de Grande-Bretagne. Notre surprise fut grande de les entendre citer les noms d'un grand nombre de personnes des plus distinguées dans le monde de l'élégance et de la littérature, parmi les membres de la branche anglaise, d'une association, dont le professeur von Marx avait été élu membre honoraire, et à laquelle ils appartenaient tous deux. La grande renommée du professeur

comme adepte de la plus haute envergure, la mienne comme le fameux somnambule de la Fraternité berlinoise, nous avait déjà précédés, nous assurent-ils, et notre arrivée était attendue avec la plus vive impatience par les étudiants de l'occultisme dans la Grande-Bretagne.

S'ils attendaient tant de nous, c'est qu'ils estimaient que l'intelligence allemande était plus qu'aucune autre apte à analyser l'invisible, à approfondir les mystères de l'impondérable. Quelques heures de conversation avec ces messieurs suffirent à nous convaincre que leurs connaissances en magie n'égalaient point la nôtre pour l'étendue de la variété des faits. Ils avaient cependant visité le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Islande, et presque tous les coins de la Scandinavie, s'instruisant minutieusement des légendes merveilleuses de ces pays, prenant part à maintes de leurs singulières cérémonies d'invocation spirituelle.

En Laponie, en Finlande, dans la partie nord-est de la Russie, nos nouveaux amis avaient eu d'innombrables preuves de pouvoirs occultes, innés parmi les natifs. Ils en étaient venus à cette conclusion, que le spirite moderne bien informé acceptera volontiers, savoir : que certains humains sont organiquement si particulièrement doués, qu'ils vivent, pour ainsi dire, sur les frontières du monde invisible, que, de temps en temps, ils voient, entendent, agissent et pensent sous son influence, aussi naturellement que d'autres individus ne peuvent que sentir les objets perceptibles à leurs sens externes.

Ils étaient, en outre, arrivés à cette opinion que



certaines localités, certaines influences climatériques, étaient favorables ou défavorables au développement de ces dons occultes innés.

L'expérience leur avait prouvé que les régions montagneuses, les atmosphères très raréfiées constituaient les meilleures conditions physiques pour le développement des facultés magiques. Aussi arguaient-ils que les croyances surnaturelles, les légendes merveilleuses si répandues dans ces latitudes provenaient de ce que les relations avec les royaumes intérieurs de l'être étaient un fait courant parmi ces gens, et non pas de ce qu'ils étaient plus ignorants et superstitieux que d'autres races. M. Dudley avait amené avec lu en Angleterre un *schaman* ou prêtre, d'un certain district de Russie, qui avait donné d'extraordinaires preuves de ses pouvoirs magiques. Cet homme avait coutume (dans ces circonstances) de se draper dans une robe somptueuse, doublée des plus riches fourrures, chargée de pierres précieuses, de brillants magnifiques.

Dans cette tenue, la tête, les bras et les pieds nus, le *schaman* se mettait à battre un tambour magique, d'une forme particulière, orné de peintures symboliques étranges.

Il commençait ses exercices en traçant sur le terrain un cercle, au milieu duquel il se tenait. Puis, battant son tambour en cadence, sur un rythme sourd, s'harmonisant à ses incantations, le *schaman* atteignait graduellement un état d'excitation effrénée. Ses mains acquéraient une puissance musculaire, une rapidité telles que le tambour rendait les sons les plus écla-

tants, que ses roulements devenaient impossibles à compter.

Entre temps, son corps se mettait à osciller, à tourner, pour finalement s'élever, rester suspendu à plusieurs pieds dans les airs, sous l'action d'une force entièrement ignorée des assistants. Ses cris, ses gesticulations étaient effrayants; la scène « d'inspiration » (*manticism*) se terminait par l'affaissement de l'acteur en état de catalepsie rigide. Il émettait alors des sentences oraculaires, répondait aux questions posées d'une voix qui semblait venir de l'air, à quelques pieds au-dessus de sa forme prostrée. Pendant mon séjour en Angleterre, j'assistai à plusieurs séances expérimentales données avec ce *schaman*. Indiscutablement, il pouvait prédire l'avenir, décrire correctement des endroits ou des personnes situés à grande distance. Nous fûmes néanmoins, le professeur von Marx et moi-même, tous deux déçus dans notre attente des résultats que devait produire une méthode aussi savante de provoquer « la fureur sacrée ». M. Dudley expliqua l'infériorité des facultés de son protégé par ce fait que l'atmosphère actuelle était nuisible à son tempérament particulier. Malgré les efforts de M. Dudley pour mettre le *schaman* dans des conditions favorables, il devenait évident que les particularités de son sol et de son climat natals lui étaient indispensables pour la manifestation complète des phénomènes qu'il était habitué à produire.

Le groupe d'élite qui nous avait reçus, le professeur von Marx et moi, utilisait les facultés magiques de certains individus, amenés de contrées différentes

par quelques-uns de ses membres, chercheurs ardents, pour les aider dans leurs investigations. L'un de ces mystiques était un natif de l'île de Skye, remarquable par son don de « seconde vue ». A l'état de veille, cet homme avait des visions pendant lesquelles se déroulaient à sa vue, comme un paysage daguerréotypé sur l'atmosphère, des tableaux panoramiques des événements futurs, avec la représentation vivante et précise des personnes et des circonstances s'y rattachant.

Un autre de ces faiseurs de merveilles était un jeune Lapon dont les facultés et la mise en jeu de ces facultés ne différaient guère de celles du *schaman*, décrites précédemment. Il semblait, en plus, posséder une faculté innée de perception voyante dont l'exercice n'exigeait point toujours l'état de « fureur sacrée ».

Plusieurs autres individus, tous venus des pays septentrionaux, servirent à nos nouveaux amis à conduire leurs expériences. Dans chaque cas, il nous sembla que les facultés qui distinguaient ces gens étranges étaient soit diminuées, soit totalement abolies par suite de leur éloignement de leur milieu habituel. L'insulaire de Skye n'avait eu qu'une seule vision depuis qu'il avait quitté son pays natal. C'était la scène d'un naufrage dans lequel, affirmait-il, il était destiné à périr. Aussi, refusait-il obstinément, pour cette raison, de retourner chez lui malgré que ses facultés de voyant fussent, à l'heure actuelle, suspendues. Fait curieux à rapporter, cet homme de Skye, placé en service comme jardinier, fut arrêté pour vol, reconnu coupable et condamné à la dépor-

tation ; embarqué sur un navire de forçats, il périt dans une tempête avec tous ses malheureux compagnons de crime et de souffrances.

Nous ne vîmes, mon maître et moi, rien ou presque rien parmi « les magiciens » dont nos nouveaux amis avaient pris la peine de s'entourer, qui égalât les expériences de nos associés d'Allemagne. Les phénomènes que nous eûmes occasion de constater nous aidèrent, cependant, à élargir notre sphère d'observation, en ce sens qu'ils fortifièrent notre croyance dans les dogmes suivants de philosophie spirituelle, savoir : tout d'abord, qu'il y a des individus qui possèdent naturellement les dons de prophétie, de clairvoyance et autres facultés surnaturelles qui ne peuvent se développer dans différents organismes que par l'emploi de rites magiques ou de procédés magnétiques.

Nous trouvâmes une autre classe, encore plus nombreuse, de gens qui semblaient n'avoir extérieurement aucun don extraordinaire d'une nature spirituelle, mais chez lesquels les plus surprenantes facultés d'illumination intérieure, de vertu curative et de vision prophétique pouvaient être éveillées, grâce à des moyens artificiels. Les plus puissants de ceux-ci consistaient en l'inhalation de vapeurs méphitiques, d'essences âcres ou de narcotiques ; en l'action de bruits éclatants ou d'une musique suave ; en la contemplation fixe de pierres brillantes et de cristaux ; en un mouvement excessif et violent, surtout circulaire ; enfin, dans l'aspiration d'exhalaisons provenant du sang chaud d'êtres animés. Toutes ces influences, avec leur déploiement de formes, de rites, de céré-

monies, qui troublent l'esprit et enchaînent les sens, constituaient, je l'affirme aujourd'hui, l'art de l'ancien mage. Je crois, de plus, que ces procédés, systématiquement mis en œuvre, développent, avec plus ou moins de force selon la susceptibilité du sujet, toutes ces facultés occultes que l'on connaît sous les noms d'extase, de somnambulisme, de clairvoyance, de don de prophétie, don de guérir, etc.

Nos recherches nous élucidèrent un autre point remarquable de philosophie, savoir que sous l'influence de certains des procédés magiques employés par nos nouveaux associés, le corps humain peut, non seulement être rendu insensible à la douleur, mais peut recevoir, sans en souffrir d'une manière permanente, des blessures, des coups, et même supporter des mutilations; qu'il peut aussi être rendu positif aux lois de la gravitation et monter dans les airs avec l'aise la plus parfaite.

Le corps peut être saturé de magnétisme ou chargé d'essence spirituelle, au point que le feu ne puisse le brûler. En un mot, lorsque le corps est enveloppé par l'essence indestructible de l'esprit, ou élément de l'âme, il peut être rendu parfaitement positif à toutes les lois de la matière, les enfreindre d'une façon surprenante, inexplicable pour les non-initiés. L'histoire a fait des mentions si fréquentes de cette classe de phénomènes que je me crois autorisé à appeler l'attention sur la masse de témoignages que nous possédons sur ce sujet. Je citerai « les convulsionnaires de Saint-Médard »; l'histoire des « Prophètes français d'Avignon »; les relations encore plus récentes de l'effrayante épi-

démie mentale qui sévit dans le district de Morzine en 1864; les faits aujourd'hui bien établis de pouvoir surnaturel dus aux fakirs, aux brahmines, aux extatiques d'Orient, et maints des phénomènes physiques et mentaux inexplicables, attribués aux extatiques des couvents.

Parmi « les convulsionnaires de Saint-Médard » et les paysans possédés de Morzine, une des preuves les plus familières de la condition extra-naturelle dans laquelle ils se trouvaient était les délices, le bien apparent qu'ils prétendaient éprouver lorsqu'on leur administrait des coups dont la violence aurait dû, semblait-il, leur briser les os. Sur la tombe de l'abbé Paris, et parmi la population forcenée de Morzine, les malades faisaient entendre les plus pathétiques appels, suppliant que des hommes robustes, vigoureux, vinssent frapper, battre leurs corps avec d'énormes marteaux de bois. « Plus fort encore, bon frère ! plus fort, au nom du Ciel ! » Tels étaient les cris qui s'entendaient de partout.

Dans les récits, pour ou contre, de l'effrayante lutte que soutinrent contre leurs oppresseurs les braves fanatiques prophètes des Cévennes, on trouve mention des preuves que Cavillac et autres « illuminés » donnèrent de leur pouvoir de résister à l'action du feu, lorsqu'ils étaient en état d'extase.

Parmi les innombrables relations concernant le pouvoir mystique qu'a l'esprit d'agir sur la matière et par son intermédiaire, nous pouvons citer les vies de quelques-uns des personnages remarquables canonisés par l'Église catholique.

On nous assure que sainte Thérèse, sainte Brigitte, sainte Catherine, et beaucoup d'autres « saintes » présentaient des stigmates sur leurs mains, leurs pieds, leurs flancs, imitant les blessures attribuées au martyre du Calvaire. Leurs fronts portaient les marques d'une couronne d'épines, et l'on pouvait voir, à des époques déterminées, des gouttes de sang sourdre de leurs stigmates. La suite de mon récit m'amènera à longuement parler des mangeurs de feu arabes, et des extatiques indous. Pour l'instant, je terminerai les longues digressions de ce chapitre par quelques pages concernant l'existence de pratiques et d'expériences de magie dans l'austère, morne, positive vieille Angleterre.

Presque tous les gentlemen anglais pour lesquels le professeur von Marx avait des lettres d'introduction étaient membres de sociétés secrètes. A une seule exception près, toutes ces sociétés dirigeaient leurs recherches du côté de la magie, désireuses qu'elles étaient de résoudre en un système scientifique, analogue à l'art de la magie tel qu'on le pratiquait dans l'antiquité, la nature et l'emploi de toutes les facultés occultes. L'exception à laquelle je fais allusion se rapporte à une société dont les travaux et l'existence ne doivent rien à ce siècle, à notre époque. Sa nature réelle n'est admise dans la parole ou la pensée des hommes que comme un songe, un souvenir du passé; on ne l'évoque que comme un fantôme que l'on retrouve dans les royaumes fabuleux de la tradition. Aussi sûrement cependant que chez l'homme il y a un esprit, il y a en ce bas monde une association spi-

rituelle, sans nom, presque inconnue, d'hommes réunis par des affinités d'âme, liés par ces chaînes intérieures qui ne faiblissent ni ne se rompent jamais, appartenant à tous les temps, tous les endroits, tous les peuples. Bien peu d'humains peuvent atteindre le degré de lumière intérieure possédé par les associés spirituels, ou saisir le sens de leur association. Qu'il me suffise de dire qu'une telle association existe, a existé et existera jusqu'à ce que tous les hommes soient assez spiritualisés pour participer à leurs sublimes dispensations. Quelques membres de cette haute Fraternité se trouvaient réunis pour une session en Angleterre; et c'est leur présence en ce pays qui fut la cause réelle de notre arrivée là, à mon maître et à moi, à l'époque dont je parle.

Que l'Angleterre, ce foyer du rationalisme et de la piété chrétienne, soit le siège de maintes sociétés adonnées aux pratiques magiques, à des rites de superstition, que surtout l'association la plus élevée de mystiques qui existe en ce monde profère ses puissants oracles dans la grande Babylone moderne, la ville vouée au culte de Mammon, la ville de misère aussi, voilà une affirmation qui va paraître bien surprenante, bien originale. Aussi n'espéré-je de crédit que chez les initiés, m'attends-je à voir maints de mes lecteurs, surtout les braves, honnêtes, positifs Anglais me dénoncer comme fou, me traiter de moderne Münchausen. Tout ce que je puis dire, c'est que je parle de ce que je sais, de ce que savent aussi beaucoup d'estimés, honorables citoyens, d'après leurs expériences privées. Rappelez-vous seulement, braves, honnêtes, positifs

gens d'Angleterre, qu'il peut y avoir des royaumes d'êtres au-dessus et au-dessous de l'humanité, qu'il peut y avoir des liens d'union, des moyens d'entente mutuelle à travers l'univers, et bien d'autres choses encore sur la terre et dans le ciel, auxquelles votre philosophie, dignes gens! n'a jamais daigné songer, et les magiciens d'Angleterre ne se trouveront pas obligés, pour sauver leur crédit et leur honneur, de tenir secrètes leurs sociétés.

A l'époque dont je parle, les visionnaires, les inspirés, tous les sujets étranges dont les sociétés se servaient pour leurs expériences étaient généralement employés dans des familles, dans des boutiques, ou occupés à de simples affaires qui cachaient efficacement leurs vrais caractères. La plus stricte réserve, la plus grande prudence présidaient aux expériences de magie. Ce n'est que depuis l'avènement du spiritisme moderne, depuis l'étalage de ses remarquables mais banales découvertes dans le domaine surnaturel que le monde a commencé à s'apercevoir que les faits révélés, les expériences pratiquées dans le domaine spirituel, en Grande-Bretagne, antidataient de plusieurs années le mouvement de ce dernier quart de siècle.

Ce fut quelques semaines après notre arrivée à Londres, une nuit que j'allais prendre congé de mon cher mentor, que la conversation suivante eut lieu entre nous :

« Louis, vous n'avez jusqu'à présent joué aucun rôle parmi ces magiciens anglais. J'ai empêché tout exercice de vos facultés, parce que — mais vous connaissez mes raisons, n'est-ce pas?

« Certainement, mon maître ; vous désiriez me faire avoir du repos, me voir acquérir des forces nouvelles en vue des efforts futurs à faire ; vous désiriez me voir étendre mon champ d'observations dans le calme et la réflexion. N'est-il pas vrai ?

« Vous me comprenez parfaitement. Et maintenant, à quelles conclusions êtes-vous arrivé, d'après tout ce que vous avez vu ?

« Quelles conclusions ! O mon maître, je me trouve de plus en plus perdu dans un océan de spéculations ; mon esprit est de plus en plus livré à la merci furieuse des vagues déchaînées d'une mer sans rivages ! Je me rends compte de l'intervention des royaumes invisibles de l'être, de leur puissance faite toute de persuasion, mais ce qu'ils sont vraiment devient, pour moi, un mystère chaque jour impénétrable. A tout instant, des témoignages nouveaux de l'existence chez les êtres humains d'une merveilleuse, d'une mystérieuse fontaine d'influence, s'offrent à moi, fontaine d'influence qui se manifeste aussi, parfois, dans le règne animal ; mais qui donc saurait mesurer son étendue, apprécier ses possibilités, définir son siège, se prononcer sur sa destinée ? La dualité est un attribut terrestre, un attribut de toutes les créatures de ce bas monde, l'existence bien évidemment est double. Mais les capacités de mon être, je les ignore, comme j'ignore ce que sont les apparitions qui brillent à nos yeux en langues de flamme ou en feu de météore. Hélas ! Hélas ! Je pense, je crois, j'espère, mais j'ai peur, car je sais si peu !

« Vous saurez davantage ; vous connaîtrez même

l'absolu, Louis! » reprit le professeur, la joue ardente, l'œil étincelant comme jamais je ne l'avais vu. Une étrange, une longue pause suivit. Absorbé par une idée fixe, on eût dit qu'il était en trance. Puis il tira de sa poitrine une lettre qu'il regarda, poussant un soupir si profond qu'on eût pu croire à un gémissement. Il tourna et retourna cette lettre plusieurs fois dans ses mains, tantôt regardant le large cachet qui la fermait, tantôt la suscription écrite de son écriture hardie et qui disait simplement : « A mon Louis. » Plusieurs fois, il répéta ce pénible soupir, le premier et le seul signe d'émotion que cet homme ait jamais manifesté devant moi.

Plaçant enfin cette lettre entre mes mains, il me dit d'un ton singulièrement solennel : « Gardez cette lettre dans l'endroit le plus secret que vous ayez ; ne l'ouvrez pas avant qu'une voix la plus autorisée qu'il y ait pour vous sur cette terre vous dise : « Le moment « est venu ; ouvrez et lisez ! »

« Bonsoir, Louis. Vos expériences de mystique en Angleterre vont commencer. — Bonsoir, mon maître, » répondis-je à haute voix, ajoutant en moi-même : « Plût au ciel qu'elles dussent bientôt finir dans le sommeil qui n'a pas de réveil ! »

« Le sommeil de la mort sur terre n'est que l'éveil de la vie éternelle, » murmura doucement, près de mon oreille, une voix suave.

Je tressaillis, cherchant qui m'avait parlé. Le professeur von Marx n'était plus là. Lumineuse, l'apparition splendide de Constance passa devant moi comme un éclair pour s'évanouir dans les ténèbres,

qui devinrent d'autant plus profondes que Constance avait été là.

CHAPITRE VI

SÉANCES DE MAGIE EN ANGLETERRE

Lorsque ma pensée se porte sur les événements passés de ma triste vie errante, ma surprise est grande de constater l'infériorité des résultats, obtenus par les procédés magiques, comparés à ceux qui dérivent spontanément de l'organisation spéciale de certains individus. Nos associés anglais avaient étudié à fond, en savants qu'ils étaient, la plupart des arts de la magie rapportés par les mystiques du moyen âge, les sages de l'antiquité classique et les thaumaturges d'Orient. Beaucoup, parmi eux, étaient parfaitement versés dans la Kabbale, connaissaient son mysticisme voilé, son sens apocalyptique. Quelques-uns d'entre eux étaient initiés aux rites des francs-maçonneries ancienne et moderne, se trouvaient affiliés aux plus puissantes des sociétés orientales, aujourd'hui en existence. A l'exemple de Moïse, de Chalès, d'Orphée, et autres sages des temps anciens, ils possédaient à fond les secrets de la sagesse égyptienne, de l'astrologie chaldéenne, de la chimie persane. Malgré, cependant, toute leur science occulte, malgré leurs efforts constants pour en tirer des effets pratiques, ils n'arrivaient pas

à réussir les tours si communs aux derviches tourneurs d'Arabie, aux fakirs errants de l'Inde moderne. Les faibles éclaircies qu'ils obtenaient sur les mondes invisibles autuor d'eux étaient vagues, insuffisantes. incomplètes. Un bon somnambule les aurait regardés avec pitié, sinon avec dédain. En cinq minutes, avec une table tournante, un médium puissant, comme il y en a de nos jours, aurait produit plus de phénomènes que la plupart de ces profonds savants n'auraient pu en développer, par leurs procédés magiques, en cinq fois cinq ans de laborieuses expériences occultes.

Les méthodes de la grande majorité de ces mages peuvent être brièvement résumées, comme suit : Leur premier soin était de s'assurer les services de quiconque leur paraissait être un bon *magicien naturel*, c'est-à-dire d'un sujet que les spirites de nos jours appelleraient un « bon clairvoyant », un « médium », de ce que nous autres, Allemands, nous appelons un « voyant ». Cette condition remplie, la société aurait une session. Un cercle était décrit sur le terrain, selon les règles prescrites par Cornélius Agrippa ou quelque autre mystique du moyen âge. Leur livre d'esprits était conçu d'après les mêmes règles adoptées, se conformant rigoureusement à chaque article du rituel magique, répétant les formules que l'on dit provenir des mages d'Égypte et de Chaldée, et dont se servaient des mystiques célèbres, tels que Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Nostradamus, le comte de Saint-Germain, etc. Je trouvais que les pratiques de ces différentes sociétés ne différaient que très peu entre elles, consistant principalement en une exacte

observance des jours, des heures, des temps, des saisons, des phases planétaires, solaires et lunaires. Très important était l'emploi des fumigations, appropriées aux différents jours de la semaine, aux mois et aux saisons. En un mot, nos associés anglais avaient étudié minutieusement les formules magiques, enseignées dans les écrits des autorités tant orientales que classiques. Ils s'efforçaient scrupuleusement de rendre pratiques les indications données, de les moderniser autant que cela leur était possible.

A ceux qui ne sont point familiarisés avec les sujets occultes, je dirai que j'ai consacré maintes laborieuses années de mon existence à l'étude des mystères spirituels ; je dirai que mon propre organisme, ainsi que celui de beaucoup de mes associés, en différents pays, ont été mis à contribution, que j'ai fait appel à toutes les lumières possibles, aussi bien anciennes que modernes, pour découvrir quelles sont les méthodes les plus sûres de communier avec le monde invisible, de pénétrer dans les réalités des autres organismes d'êtres que ceux des mortels.

Le résumé de toutes mes observations est que l'homme, pour arriver à ce résultat, doit être né magicien naturel, en d'autres termes, doit être un « bon médium » ; aussi que les qualités de clairvoyance, de claire audition, de prophétie et tous ces dons spirituels, grâce auxquels les êtres humains peuvent acquérir le privilège de communiquer avec les esprits, consistent en certaines particularités organiques de notre constitution, naturelles à certains individus, latentes en d'autres, mais susceptibles de développement par

l'éducation. Je crois que les formes, les rites, les invocations, les fumigations, les enchantements, en un mot la science et la pratique de la magie, peuvent être appliqués, en tant que moyens pour aider à cette communion; je crois qu'ils sont particulièrement efficaces à rendre les opérateurs capables d'exercer un contrôle sur les ordres d'esprits qui leur sont inférieurs. Mais j'affirme que, en tant que moyens fondamentaux, ils sont impuissants à ouvrir ces communications, que, sans les services d'un bon voyant, clairvoyant ou médium, les rites magiques seuls ne peuvent réussir à produire des phénomènes spirituels. Je m'aperçus bientôt que telle était l'expérience générale de nos nouveaux associés d'Angleterre.

Toutes leurs formules magiques étaient subordonnées, quant à leur usage, à ce grand desideratum qu'est un bon magicien naturel. Un jour, le professeur von Marx, de son ton froid, sarcastique, posa la question suivante : « A quoi pouvaient bien servir les cérémonies magiques, puisqu'elles ne donnaient aucuns résultats sans le médium requis! et, si l'on remplissait ce desideratum, est-ce que la présence du médium ne rendait pas inutile l'accomplissement des rites? » D'une façon générale, cependant, cette opinion était combattue par nos amis qui alléguaient que les rites magiques servaient à cultiver, à développer les dons spirituels; aussi, que leur emploi était essentiel pour un commerce *régulier* avec les esprits et donnait aux mortels le pouvoir de commander à ceux-ci, au lieu d'être commandés par eux.

Les expériences consécutives à l'époque de ma pre-

mière visite en Angleterre m'ont fourni d'abondantes raisons d'accepter des opinions appartenant aux deux côtés de la question. Quelque jour, je donnerai, peut-être, les résultats de ces expériences au monde, sous une forme plus pratique que ces esquisses autobiographiques.

A ceux qui ne connaissent point les méthodes d'invocation employées par le grand prêtre ou chef mage, préposé à l'exécution des rites, les exemples suivants seront de quelque intérêt. Toutes les cérémonies de « purification », d' « ablutions », de « fumigations » dûment accomplies, le chef mage procédait à l'appel de l'esprit du jour, de la semaine et de la saison, de la façon suivante :

« Je vous conjure et je vous adjure, forts, vertueux et saints anges, au nom d'Adonaï, le terrible dieu d'Israël, au nom des anges qui servent dans la seconde armée devant *Tetra*, le grand, fort et puissant ange, au nom de son étoile, au nom du sceau qu'a scellé le Dieu tout-puissant, par tout ce qui vient d'être fait et dit. Je te conjure, Raphaël, toi, le grand ange, maître du quatrième jour, je te conjure de travailler pour moi, d'accorder toutes mes demandes d'agir selon ma volonté, selon mes désirs. »

Les invocations aux esprits élémentaires se faisaient sur un ton encore plus strict, plus impérieux. L'exemple suivant en est un bon spécimen :

« Donc, venez ! venez ! vous Serapiel, esprit de l'air, maître du quatrième jour ! Ange des vents du sud-ouest, venez, venez ! Adonaï le commande ! Sadaï le commande, lui le très-haut, le terrible roi des rois,

au pouvoir duquel nulle créature ne peut résister. Que la terreur de Sadaï soit en vous, si vous n'obéissez, si vous n'apparaissez de suite dans ce cercle! que les ruines s'amoncellent sur vous, qu'un feu inextinguible vous consume, si vous ne répondez immédiatement à mon appel! Doncques, venez! par le terrible nom *Tetragrammaton*. Pourquoi cette lenteur? Hâtez-vous, hâtez-vous, hâtez-vous! Adonaï, le très-haut, Sadaï, le roi des rois, commande! »

Ces paroles, toutes hautaines et ronflantes qu'elles paraissent, ne peuvent donner qu'une très faible idée de l'ardeur enflammée, du ton extatique pressant avec lequel elles étaient prononcées.

Les résultats étaient d'autant plus puissants qu'était furieuse l'extase à laquelle ils se stimulaient. Maintes fois, alors que le mage officiant priait dans la ferveur de son âme, les assistants s'associant à ses ardentes prières, maintes fois, dis-je, j'ai vu l'assemblée entière tomber à genoux, éclater en de déchirants sanglots, lancer des cris, des appels au ciel, aux esprits, aux anges, aux élémentaires. J'ai senti les murailles, la maison trembler; j'ai vu le plancher s'ouvrir; des langues de flamme s'élever, étincelantes, à travers l'appartement, des formes d'élémentals devenir visibles à tous. Des mains étaient saisies; plusieurs d'entre nous étaient violemment jetés à terre, soulevés au plafond ou maintenus suspendus dans les airs. La scène entière était du caractère occulte le plus effrayant. Les expérimentateurs modernes, avec leurs médiums puissants par leur force physique, ont pu produire des effets scéniques analogues, fournir ce qu'ils croient



être une explication parfaite de ces prodiges. On ne saurait douter cependant que l'exaltation mentale furieuse suscitée par la scène, par le choix du moment, par les modes d'invocation, n'apporte l'élement puissant qui sert aux êtres invisibles à manifester leur présence.

L'action de retour produite par ces cercles magiques dans le monde des esprits était toujours forte, proportionnée au zèle, à l'énergie, à la ferveur extatique des invoquants. C'était en somme une réédition, au XIXe siècle, de la Pentecôte juive.

C'était l'harmonieux accord de l'assemblée, l'esprit pentecostal dans lequel ils se rencontraient, qui fournissait au monde invisible la force qui lui servait à se manifester, par des langues de feu, par un « souffle de vent puissant ». Plus la frénésie de nos mages était grande, plus dociles étaient leurs correspondants spirituels, plus éclatantes leurs manifestations.

Nul doute que les particularités de certains organismes humains présents ne fournissaient toujours aux esprits l'élément de force nécessaire à leurs travaux. Il est possible, aussi, que nos propres esprits, stimulés jusqu'à l'extase par notre exaltation, opérassent sur les objets inanimés nous entourant, servissent d'instruments pour l'accomplissement de phénomènes prodigieux. Je ne me rappelle pas de séances magiques où le professeur von Marx et moi-même étant présents, nous n'obtînmes de résultats, au point de vue spirite. Je crois que tous deux nous fournissions aux esprits l'élément qui leur servait à entrer en contact avec la matière. Mais le professeur von

Marx lui-même ne pouvait pas toujours déterminer si les phénomènes surprenants dont nous étions témoins étaient un effet direct d'une intervention étrangère, ou le résultat de l'exercice de nos facultés spirituelles.

Il conviendrait ici, je le sais, d'anticiper les questions de quelques spirites sincères, concernant le caractère des êtres qui se manifestaient à ces séances magiques, de déclarer s'ils n'étaient point, ainsi que le croiraient les fervents du spiritisme, des apparitions d'amis défunts. Sur ce point, je réponds énergiquement, non! Bien plus, je ne me rappelle pas, à cette période de mes recherches, et certainement pas, dans ces séances d'invocation, avoir jamais vu des esprits humains agir comme correspondants, dans les cérémonies magiques. On n'évoquait pas d'esprits humains. Les mages dont je parle ne pratiquaient point ce qu'on appelle la nécromancie, c'est-à-dire la communion avec les esprits des morts. L'idée même de cette pratique répugnait singulièrement à la plupart de nos associés anglais, et toujours le professeur von Marx s'efforça de m'enlever la croyance que les esprits des morts pussent subsister longtemps après la période nécessaire à la décomposition du corps. Nous appelions les esprits des éléments. Ceux-ci nous répondaient sous les formes variées, qu'ils revêtent dans leur état d'être. Quelquefois nous communiquions avec de brillants esprits planétaires. Mais rarement ces êtres radieux étaient visibles à l'assistance entière ; en fait, ils n'étaient guère vus que par les voyants et les somnambules, dont plu-

sieurs, à part moi-même, faisaient partie de ces cercles.

Si mes lecteurs me demandent quels bénéfices, temporels ou spirituels, l'homme peut retirer de ces étranges communions, j'admettrai franchement que je ne puis répondre. En dehors de poursuites scientifiques, en dehors du désir d'acquérir certain pouvoir dans un sens spécial, je ne comprends pas moi-même le bénéfice que l'on peut retirer d'un commerce avec les esprits élémentaires. Ces êtres m'apparurent souvent mauvais, incapables d'atteindre à la perception du bien. Il me sembla qu'ils regardaient l'homme comme un dieu redoutable, qu'ils devaient se rendre propice, qu'ils devaient servir. Bien peu de leur espèce comprenaient le bon, le vrai, le beau qui sont l'apanage de la raison pure et des facultés exaltées de l'âme humaine. Aussi avaient-ils tout naturellement recours au mal, à la souffrance, au mensonge comme moyens de protection vis-à-vis des pouvoirs supérieurs de l'homme. Si ce n'est dans un petit nombre d'exemples de communion avec des êtres appartenant aux royaumes plus élevés « des esprits de la nature », je n'ai jamais vu ni bien, ni bonheur, ni paix morale, ni inspiration vertueuse résulter de ces relations. Si la connaissance de l'univers, de l'être, de la nature, de l'immensité des existences qui le peuplent, est l'objet cherché, la recherche est légitime pour le philosophe. Mais si les efforts pour atteindre à cette communion sont stimulés par une pure curiosité, par le désir d'acquérir des richesses, de découvrir des trésors cachés, d'obtenir pouvoir sur les éléments, de soumettre des

ennemis, quoique souvent heureux à quelque degré, ils auront pour conséquences invariables l'inquiétude, le désappointement, ils porteront finalement malheur à celui qui les aura faits. Très sérieusement je préviens mes frères humains de se détourner de toute tentative dirigée, comme je viens de le dire, par des motifs purement égoïstes.

J'ai eu maints entretiens agréables avec les inoffensifs et innocents esprits des mines, avec les esprits de l'air, du feu, de l'atmosphère. Quoique rarement reconnus par les mortels, évitant d'entretenir des relations directes avec eux, cette classe d'élémentaires est cependant d'une nature noble, exaltée. Leurs occupations constantes consistent à diriger, à inspirer les étudiants en sciences naturelles. En fait, ils sont si intimement liés à la destinée humaine, que leur influence ne nous inspire que de nobles pensées, que nos aspirations scientifiques les attirent, comme les étincelles d'un feu intellectuel.

Pendant notre séjour à Londres, nous fûmes les visiteurs assidus et choyés d'un cercle que je nommerai, pour le distinguer, le cercle orphique. Son président et « Grand Maître » était un gentilhomme que j'appellerai lord Vivian.

Le but de ses poursuites était autrement élevé, ses aspirations autrement pieuses que celles de la plupart des autres mages anglais. La société que présidait lord Vivian comptait plusieurs voyants dans son nombre. Leurs expériences étaient conduites, à l'aide du miroir et du cristal. Les jeunes dames, spécialement, qui assistaient à ces séances intéressantes,

réussissaient particulièrement bien à attirer de purs et nobles esprits planétaires, en réponse à leurs appels. En une certaine occasion, j'assistai à une séance, à Londres, où un miroir devait être présenté à une belle jeune fille dont je fis connaissance quelque vingt ans avant la date du présent récit.

La séance dont je vais parler eut lieu, plusieurs années après l'époque de ma première visite à Londres, et j'anticipe les événements de cette période, en m'y reportant. Mais comme il se peut que je n'aie pas occasion de la mentionner de nouveau, comme la scène en question a exercé une influence des plus considérables sur les années suivantes de ma vie, je demande indulgence pour l'anachronisme que je commets, en rapportant ses détails à cette place.

La réunion dont je parle comprenait le maître de la maison, trois gentlemen, occultistes distingués de l'endroit, la jeune dame en question et son chaperon.

Les exercices commencèrent par une invocation ardente, partie du fond du cœur, suivie de chants suaves à plusieurs voix, puis de l'adresse médianimique de la belle somnambule. Telle une Pythonisse d'autrefois, cette splendide créature, plongée dans l'extase, pleine de l'esprit divin, lança une des plus sublimes invocations que j'aie jamais entendues, en appel à la lumière spirituelle, à la divine sagesse, à la source de toute lumière, de toute connaissance. Comme elles sont froides, pâles, insincères les prières de perroquet des prêtres salariés, si on les compare aux appels brûlants, aux supplications éloquentes de ces modernes Pythies ! S'il était un ange dans le haut

empyrée des cieux inconnus, il a dû entendre et répondre aux prières de cette fille inspirée. Après que fut faite l'invocation cérémoniale, notre hôte, qui était un adepte de l'école magique moderne, découvrit le miroir vierge nouvellement construit et le consacra, dans les formes dues, à Azraël, « l'ange de la vie et de la mort », choisi par la voyante comme gardien de son miroir. Sa brillante surface étalée à la vue, le médium dans une extase ravie prononça ces mots : « A Azraël, à l'ange voilé, à ses ministres de vie et de mort, à toi, Père des Esprits, Maître de toute vie, de tout être, je dédie cette cérémonie, je consacre l'usage de ce miroir ! » A peine l'esprit invoqué par l'appel eut-il apparu dans le miroir, que la voyante tressaillit, pâlit, et terrifiée, horrifiée se tourna vers moi, me faisant signe de venir et de contempler la vision avec elle. Ce que je vis à ce moment me fut une surprise aussi grande qu'à la jeune fille. Distinctement dessinées sur, ou plutôt dans le miroir, étaient les épaules, la tête d'un être que, pendant des années, j'avais été accoutumé à considérer comme la représentation de mon mauvais génie. C'était une femme, d'aspect effrayant, pleine de méchanceté, de rage et de férocité. Sa coiffure ressemblait à celle d'une Méduse. Hideux était le regard de ses grands yeux fixes. Invariable présage de malheur, ce spectre m'avait accoutumé à pressentir l'approche de calamités, selon l'expression que revêtaient ses traits affreux. Si la maladie était proche, la sorcière m'apparaissait ironique et grimaçante, tel un idiot qui se lamente. Prophète de discorde, de calomnie ou d'ini-

mitié, sa face se contorsionnait d'une façon impossible à décrire, significative cependant pour un voyant. La mort, elle l'annonçait, cette hideuse goule, en ouvrant large ses caverneuses mâchoires, et en y présentant l'image, en miniature, de quelque victime qu'elle affectait de dévorer. Cette sinistre figure me parut toujours objective, vivante, réelle. Je l'ai rencontrée dans la rue, dans ma chambre, au milieu des assemblées les plus gaies, dans les salons royaux, dans les solitudes profondes.

Son apparition m'était une infaillible prophétie dans le sens que j'ai indiqué. Mon habitude de la voir était devenue telle qu'elle ne m'inspirait plus ni surprise ni alarme, jusqu'au jour où je la vis apparaître comme un des légionnaires d'« Azraël, l'ange de la vie et de la mort » dans le miroir de ma belle amie. Je m'efforçai de la calmer, en lui expliquant que ce n'était qu'une image, représentative de la mort, dont l'ange Azraël envoyait des ombres, les unes affreuses par leur laideur, les autres radieuses avec leurs promesses de la vie meilleure à venir. Tandis que je parlais, l'image sardonique, comme je l'ai désignée, remuait, souriait, ou plutôt grimaçait, poussait des cris inarticulés, agitant ses maigres bras osseux, comme pour nous assurer qu'elle n'était pas une image, mais une chose vivante, qui entendait et comprenait mes paroles pour calmer ma compagne. « C'est un élémentaire, dit-elle, qui signifie bien tout ce que vous dites, mais qui jouit aussi d'une existence réelle, qui n'est point une simple image subjective. »

Une fois de plus, je m'arrête, dans mon récit, pour

dire que la voyante, à laquelle je fais ici allusion, a depuis cette époque, été visitée, pendant nombre d'années, en fait jusqu'au moment présent, par la même apparition, de la même manière que je viens de décrire avec les mêmes intimations prophétiques. Bannie presque instantanément du miroir par l'effet de ma volonté, je m'enquis auprès de mon amie de ce qu'elle désirait maintenant voir, ne doutant pas que l'ange du miroir fût disposé à lui accorder une vision plus agréable et plus instructive. « Que le sage et bon gardien me montre ce qu'il lui plaira, » me répondit-elle. Les invocations rituelles faites, sollicitant Azraël de nous montrer n'importe quoi pouvant nous être instructif et prophétique, nous vîmes tous les deux simultanément le singulier tableau : Deux formes parurent dans le miroir, qui semblaient les génies de la nuit et du jour. Formes féminines d'apparence, elles étaient vêtues de robes flottantes, noire et blanche. Leurs longues chevelures étaient, l'une noire comme un corbeau, l'autre brillante comme de l'or. Leurs visages étaient exquisement beaux, mais tristes, avec une expression muette, suppliante, d'une touchante éloquence. Les yeux noirs de l'une, les yeux bleus éclatants de l'autre nous regardaient avec un air de tristesse, de pitié, de douleur profondes, plein de sens prophétique.

Entre ces deux figures était ouvert un livre sur les pages duquel la voyante ainsi que moi-même lurent deux mots. La jeune fille m'informa qu'elle avait vu déjà ces esprits, qu'ils étaient, à ce qu'on lui avait dit, des esprits planétaires, les gardiens d'un miroir



appartenant à un ami qu'elle visitait occasionnellement, que le livre qui nous était ainsi présenté était un livre pour la rédaction duquel ces esprits, depuis bien longtemps, cherchaient un écrivain mortel. Elle ajouta : « Ces esprits semblèrent, lorsque je les vis pour la première fois chez mon ami, M. H..., me supplier d'écrire ce livre ; il semblerait aujourd'hui que leur prière s'adresse à vous ; je ne puis moins faire que de penser que la vision présente signifie que vous êtes destiné à l'écrire. » « S'il en est ainsi, répliquai-je, la première apparition n'est point dépourvue de sens, car aussi sûrement que l'esprit du mal prophétise la calomnie et la méchanceté à propos de ce qui doit suivre, aussi sûrement les splendides légionnaires du firmament étoilé nous prédisent que vous ou moi, tous les deux ensemble peut-être, nous deviendrons leurs écrivains. »

Je cite cet exemple simplement dans le but de donner une idée de la nature des connaissances qui nous étaient communiquées par l'intérmédiaire du miroir et du cristal dans les séances où on en fait usage. Tout ce qui est ainsi présenté est destiné apparemment par les esprits gardiens du miroir ou du cristal, auxquels ces objets sont dédiés, à nous instruire, nous conseiller, nous prévenir, nous prophétiser. Quelques-unes des plus hautes communications que j'aie jamais reçues m'ont été fournies par des esprits planétaires imprimées sur la surface du miroir ; maints événements des plus étonnants, des plus graves de ma vie m'ont été prédits par des images, des scènes, des représentations se montrant dans les profondeurs magnétiques d'un cris-

tal consacré. Je ne prétends point que ni l'un ni l'autre de ces instruments soit essentiel au développement ou à l'exercice de la faculté de clairvoyance ; mais dans les cas où ce pouvoir déjà existe, les miroirs, les cristaux, un verre d'eau, n'importe quelle surface polie, unie ou non ternie, peut servir comme tablette à l'usage de l'invisible artiste, peut être employée comme moyen de représentation, pour des effets scéniques, par les esprits assistants.

Si je me reporte à la période où je fis pour la première fois la connaissance des mages anglais, j'ai souvenir d'une séance spéciale où je servis moi-même de voyant. Le professeur von Marx m'avait, à son habitude, magnétisé d'un seul mouvement de sa main, m'enjoignant de décrire à l'assistance les diverses scènes visionnaires les intéressant. Dans le cours de la séance, je perçus soudainement l'image répugnante à laquelle je viens de faire allusion, « la sorcière », comme j'avais coutume de l'appeler. Elle rampait aux pieds de mon bien-aimé maître, étendant ses longs, maigres bras osseux pour le saisir, le fixant, avec les mâchoires ouvertes, augure de mort pour ma pensée frissonnante. A cet instant, mon maître semblait perdu dans une abstraction profonde. Les bras croisés, le regard vague, égaré au loin, ses pensées étaient évidemment concentrées sur des événements bien éloignés de ses conditions présentes. En ce moment d'abstraction, en l'absence de l'influence intense qu'il avait coutume de projeter sur moi, je m'éveillai soudain du rêve pour atteindre à la réalité, je perçai le nuage de mystère dont il aimait à s'envelopper pour me ca-

cher les misères de son existence. Il était malheureux. Vision nouvelle pour moi, je m'apercevais des signes de décadence physique que me révélait son être, en proie à une anxiété profonde. Le sentiment de crainte, d'angoisse qui me pénétrait le toucha. L'absence d'esprit, dans laquelle il était perdu, se dissipa. Un léger frissonnement le saisit. Dirigeant sur moi un regard anxieux, inquisiteur, il se leva, posa affectueusement sa main sur mon épaule, et fit instantanément réapparaître la brume de réserve qui avait toujours existé entre nous. Le spectre s'évanouit. Reprenant son siège, le professeur von Marx, d'un geste insoucieux, me sortit de mon état magnétique, avec cette remarque : « Assez, mon Louis, vous êtes fatigué. » Le même calme, la même sérénité continuait à régner entre nous, pour l'œil de l'étranger ; nos relations vis-à-vis l'un de l'autre n'avaient subi aucun changement. Je venais cependant de recevoir une révélation intime que nulle volonté au monde, même celle de mon puissant maître, ne pouvait oblitérer. J'enfouis au fond de moi-même ce cher secret et me déterminai à effectuer un changement dans nos circonstances. Sous le prétexte que l'air de la métropole m'était défavorable, je décidai mon ami bien-aimé à partir avec moi, pour un tour à travers l'Angleterre du Nord. Je me proposai d'obtenir pour lui, dans les fraîches collines, la pure atmosphère de l'Écosse et du pays de Galles, ce repos, cette rénovation qu'il s'imaginait affectueusement m'être nécessaires.

(*A suivre.*)

La Terre du Sphinx

Sar Péladan. — *La Terre du Sphinx*, Flammarion, éditeur. — Ce livre dont le sous-titre : *Les Idées et les Formes*, indique assez l'esprit, est en même temps une relation de voyage et une étude d'Égyptologie sacrée.

A propos de chaque région, de chaque ville visitée, le *Sar* nous décrit un symbole, un rite, une coutume, dont il explique la signification mystique ou occulte.

Il n'est nullement besoin de parler de l'auteur, il est trop connu aujourd'hui par ses nombreux travaux pour qu'il soit nécessaire d'avertir le lecteur du plaisir que lui procurera ce nouveau volume, tant par le style que par la profondeur des aperçus.

Contentons-nous donc de citer quelques passages ; ils seront une meilleure recommandation que tout ce que je pourrais dire.

A propos d'Alexandrie, le *Sar* nous rappelle un épisode déshonorant de la vie de saint Cyrille : le meurtre de la belle et savante Hypathie. Puis, après quelques autres traits peu recommandables, il conclut :

« Mon Dieu, est-ce pour donner un tel pasteur à l'humanité, que vous étiez monté au Calvaire, quatre siècles auparavant ?

« Certes, en face des Cyrille, un bon chrétien ne se

souhaitera jamais le triomphe complet de personne, ni de rien, même de l'Église, même du pape. »

Je tenais à citer ce passage, tout d'abord, pour en prendre occasion d'essayer de dissiper un malentendu, et je suis sûr que M. Péladan, qui est au moins aussi bon catholique que moi, ne m'en saura pas mauvais gré.

Avant le nom de Cyrille se trouve l'épithète *saint*. Il peut paraître singulier de voir un catholique vouer à l'exécration certains actes commis par un saint, et un autre catholique applaudir à ce jugement. Beaucoup de chrétiens, en effet, se croient obligés de tout admirer dans un saint ; c'est là une fâcheuse disposition d'esprit, pleine de dangers, car on a une tendance toute naturelle à imiter ce qu'on admire, du moins à chercher à imiter. Or, il faut bien savoir qu'il n'y a jamais eu sur la terre qu'un seul homme parfait et qu'il ne peut y en avoir d'autres, c'est le Christ, autrement dit Jésus dans son humanité.

Les bonnes actions de saint Cyrille peuvent être nombreuses, sa fin peut être absolument sainte, il peut avoir largement mérité d'entrer dans le royaume, et cependant avoir commis des faiblesses, des erreurs, même des crimes. Il faut donc mettre beaucoup de discernement dans l'admiration que nous accordons aux saints.

Disons du reste, à la décharge de saint Cyrille, qu'il est très possible qu'il soit innocent du meurtre d'Hypathie. Certains auteurs disent qu'il n'y a eu, en cette occurrence, qu'un tumulte populaire difficile à réprimer, que Cyrille a fait tous ses efforts pour arracher

cette victime des mains de ses assassins, mais sans pouvoir y parvenir. Il est vrai que d'autres l'accusent d'avoir résisté mollement : il n'aimait pas cette païenne vertueuse, cela est vrai, mais il est au moins probable qu'il n'a pas ordonné le meurtre.

Remarquons encore cette idée très juste : il ne faut souhaiter le triomphe complet de personne ni de rien.

Le triomphe de ce que nous aimons est désirable, mais le triomphe *complet* est bien dangereux ; le pouvoir sans limite, sans contrôle, dégénère vite en intolérance et tyrannie.

Faisons cependant une restriction : le triomphe de l'Église apparente, je ne dis pas visible, gagne à ne pas être complet ; mais s'il s'agit de l'*Église vraie*, de cette partie terrestre de la triple Église, qui ne se compose que de la somme des aspirations humaines vers l'idéal divin, laissant de côté les hommes eux-mêmes, qui ne lui servent que de support visible, oh ! alors désirons son triomphe complet, absolu. Ne l'oublions pas, en effet, l'Église ne contient et ne peut rien contenir de mauvais ; tout est bon, tout est pur en elle.

Voici d'où vient le malentendu : On se figure trop les prêtres et les fidèles comme des membres de l'Église, ils n'en sont que les enfants, et les enfants peuvent contenir un mélange de bon et de mauvais. L'Église militante est aussi invisible que les deux autres. Comme il est facile d'aimer l'Église, quand on sait que les imperfections humaines n'en font pas partie !

Une des obsessions du *Sar* est exprimée page 21 : « La messe sans chaisière, sans quêteur et sans bedeau est rare, mais combien plus fervente..... »

Il est certain que, quels que soient les besoins du clergé (je ne dis pas de l'Église : l'Église n'a pas de besoins, ou du moins n'a que des besoins spirituels), le moment est bien mal choisi pour nous rappeler la tyrannie de Mammon. L'officiant parle à Dieu à voix basse, Mammon hurle bruyamment ses exigences par la voix d'un suisse ou d'un bedeau, avec accompagnement de grands coups de hallebarde sur les dalles sonores. Cette cérémonie additionnelle n'est pas faite pour favoriser le recueillement. Mais il y aurait trop à dire sur ce sujet ; ne pensons pas trop aux infirmités humaines.

Un beau passage, qui n'a pas besoin de commentaires, page 40 : « La pyramide, monument d'orgueil, concession du pouvoir spirituel ou temporel, n'a point ici de parenté. L'incomparable nudité de ces parois réverbère la volonté d'hommes vraiment intérieurs, ayant leur Dieu en eux-mêmes, affranchis des cérémonies et des symboles, demandant à l'oraison mentale poussée jusqu'à l'extase, une réponse à des prières où les lèvres ne remuent pas, où l'artère s'arrête, où le corps fait silence, parce que l'âme extériorisée a pris indiciblement contact avec le courant de grâce qui fait les voyants, les inspirés, et auquel on attribuerait tout le bien de ce monde, si le bien tel que nous le concevons était assez pur pour figurer l'incommunicable Saint-Esprit. »

On retrouve cette idée, page 140 : «... Le caractère de l'art égyptien, c'est la certitude, l'inébranlable confiance du prêtre en ses dieux, du fidèle en ses prêtres : ce sont des colonnes de credo et leur masse affirme,

avec une intensité incroyable. Tandis que l'ogive figure l'élan de la plus ferme prière, le temple du Nil incarne la manifestation de l'ordre, la fatale hiérarchie, l'inutilité de la rébellion ; il n'y a place ni pour du scepticisme, ni pour des hérésies, entre ces cylindres fabuleux où le bas-relief en creux souligne de sa délicatesse la colossalité. »

Je regrette de ne pouvoir citer le chapitre XXXII tout entier, contentons-nous de quelques passages :

« Le corps n'est pas la vie, mais son lieu ; la vie, c'est le double : les dieux le donnent à l'homme et l'homme doit le donner à son œuvre. Ni l'architecte, ni le prêtre ne constitueront le corps astral d'un temple ; il faut le denier fluidique d'une époque, la dîme nerveuse de toute une communion.

« Croit-on que les premiers chrétiens aient élevé sans rancœur les autels du Christ sur des emplacements païens, utilisant les fondements dits idolâtriques ? Ils obéirent à cette loi qui fait profiter le nouveau dogme d'une ancienne aimantation religieuse.

« Les protestants eux-mêmes, toujours, recherchèrent, pour temples, d'anciennes églises, en une obéissance obscure à cette Norme.

. . . .

« De quelle stupidité sont atteints ceux qui, après dîner, lancent, comme des pierres à l'invisible, des couplets de café-concert dans les temples d'Égypte !

« Sans doute ils se prouvent ainsi, combien ils sont dégagés des mille superstitions, en opposant le hoquet de leur digestion à la foi solennelle des âges morts.

« Oui, le moderne ne s'étonne plus : il est à l'épreuve

du miracle; les anciens prestiges ne sauraient que l'amuser. Esprit fort, il a annulé, en lui, l'écho de l'au delà: il n'entend plus que sa toux, ne voit plus que son ventre et ne comprend que lui-même. »

J'ai donné un faible échantillon des excellentes choses que contient ce livre, il y en a presque à chaque page.

Maintenant je suis obligé, pour être sincère, de déclarer que je ne peux pas accepter toutes les idées qui y sont contenues, une surtout qui se trouve justement parmi celles qui sont chères à l'auteur (p. 109).

Il est certain que la guerre ne peut être regardée autrement que comme un malheur; mais vouloir la supprimer actuellement est une utopie. Un peuple a beau faire des concessions à un voisin qui convoite ses richesses, il n'arrivera jamais à éviter la cruelle nécessité de prendre les armes pour défendre son indépendance. Si, donc, nous voulons conserver notre autonomie, nous sommes obligés d'avoir une armée, tout comme nous sommes forcés d'avoir des chirurgiens tant que nous serons sujets à nous casser des membres ou à être affligés de tumeurs ou autres maladies qu'on nomme chirurgicales.

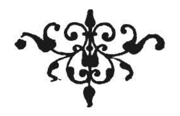
Deux objections: 1° Une armée est-elle bien nécessaire? Les citoyens ne pourraient-ils pas se défendre eux-mêmes? — Non, la guerre est une science, malheureusement, je le veux bien, mais cela est ainsi, et seuls des hommes ayant appris cette science et s'y étant exercés, c'est-à-dire des soldats, sont capables de défendre le pays.

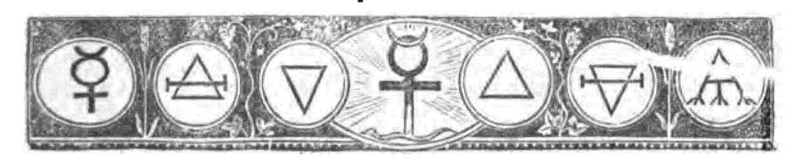
2° Est-il bien nécessaire de se défendre? N'est-il pas

indifférent d'être libre ou d'appartenir à tel ou tel autre voisin ? — Je ne crois pas avoir besoin de répondre à une pareille question. Dans un avenir lointain, que ni vous ni moi ne verrons, tout cela ne sera même plus en question. Mais, en attendant, il faut subir l'époque dans laquelle on vit, et s'y conformer.

Cette restriction faite, je termine en disant que si on lit ce livre rapidement, légèrement, on y trouvera du plaisir; si on le lit attentivement, en méditant chaque passage, on y trouvera de l'instruction.

Dr F. ROZIER.





PARTIE LITTÉRAIRE

La vieille Femme et les Fleurs

A ma nièce Lydie Pogogev.

Il était une fois une vieille femme qui habitait l'un des plus sales quartiers d'une grande ville populeuse.

Laide, pauvre, maladive... « elle devait être bien malheureuse ! » direz vous et... vous aurez tort, car ma bonne femme ne l'était pas du tout ! — « Par exemple ! » — mais absolument pas, — elle avait la passion des fleurs, et quand on sait aimer et s'attacher de tout son cœur à quelque chose, on n'est déjà pas aussi malheureux que ça. Mais, entendons-nous, il est évident qu'elle ne pouvait pas aimer les fleurs comme le font les riches qui les emprisonnent dans des palais magnifiques, les font soigner par des jardiniers fort savants, mais complètement indifférents ; qui les privent de leur air natal et ne laissent parvenir à elles les rayons du soleil, qu'en les ternissant à travers les vitres de la serre...

Oh, non ! elle était bien trop pauvre pour cela. Elle les aimait à sa manière. Tous les matins, à l'aube, elle se dirigeait du côté des faubourgs, où se trouvaient les grands établissements d'horticulture et se mettait à rôder autour des jardiniers, occupés à transplanter

les fleurs. Ils ne choisissaient que les plus belles, rejetant les plantes faibles ou malades, car elles ne valaient plus rien pour le marché. Et c'était surtout sur ces pauvres abandonnées, que se portaient les regards de la vieille femme. Timidement elle demandait la permission de les emporter, ce que les jardiniers lui accordaient volontiers tout en haussant les épaules et en se moquant d'elle.

Rentrée dans sa mansarde, elle disposait ses chères fleurs dans des pots préparés d'avance et c'était inouï ce qu'elle mettait de soins et de tendresse pour redresser une tige cassée ou pour étendre un pétale fané. Alors un phénomène étrange se produisait : toutes ces fleurs à moitié mortes émettaient tout à coup un parfum délicieux qui remplissait toute la chambre. Des feux étranges s'échappaient de leurs corolles meurtries et formaient comme une auréole de lumière autour de la tête de la vieille femme, produisant en elle un changement extraordinaire : ses rides disparaissaient, sa taille se redressait et son regard devenait tellement profond, lumineux, on y voyait un tel rayonnement de bonheur qu'on aurait voulu lui arracher le secret de sa joie.

Et dans ces moments, la vieille ne craignait rien : ni la misère, ni le froid, ni la faim, car elle était sûre qu'aucune souffrance terrestre, aucune douleur ne pouvait l'atteindre !... et elle riait, elle riait, emportée dans un élan de joie enfantine !

Ses voisins l'appelaient vieille folle !...

ESTRELLA.

ORDRE MARTINISTE

Les quatre loges de Paris sont toujours en pleine activité.— F.-Ch. Barlet vient de commencer un nouveau cours dans la loge Velléda.

Le président du Suprême Conseil est parti pour un voyage d'inspection des travaux de l'Ordre à l'étranger. On a dû d'ailleurs lire les détails du progrès de l'Ordre dans le Rapport inséré en tête du présent numéro.

Société des Conférences Spiritualistes

La réunion de janvier a été brillamment remplie par une conférence du Dr Encausse sur *le rôle de la femme dans l'univers.*

En remplacement de M. Lucien Mauchel, retenu en province, un des sièges de vice-président a été donné au Dr Rozier.

La conférence du mois de mars sera faite par M. de Milloué, conservateur du musée Guimet.

ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

En vertu d'un accord intervenu entre les comités de l'*École* et de la *Société des Conférences spiritualistes*, il a été décidé que les élèves de l'une seront admis comme membres de la Société avec réduction de moitié du montant de la cotisation ; et que les membres de la *Société* pourront désormais suivre les cours de l'*École* moyen-

nant un droit d'inscription de 5 francs. L'horaire des cours a été modifié par suite de l'absence momentanée du directeur. Il n'y a pas de cours le samedi pour tout le mois de février; mais F. Ch. Barlet fait les lundis de quinzaine un cours de sociologie, et Schin continue les autres lundis son cours d'histoire.

Congrès Spiritualiste de 1900 (Section Hermétique)

M. Dulora, de la Haye	12 fr.
Listes précédentes	329 fr.
Total	341 fr.

ENQUÊTE

Sur la valeur de la Baguette Divinatoire employée dans l'art de découvrir les sources d'eau souterraines.

Enfin nous allons donc savoir d'une façon positive ce que c'est que la fameuse baguette divinatoire employée par les sourciers de tous les pays pour trouver des sources. Son action est-elle réelle comme le soutiennent avec force les uns ? Est-ce de la plaisanterie et du charlatanisme, comme le prétendent les autres. Nous le verrons bien. Quoi qu'il en soit, bon ou mauvais, le procédé étudié sous toutes ses formes servira de leçon aux agriculteurs en quête d'avoir de l'eau.

Dans sa dernière réunion, la *Société magnétique de France* vient de nommer une commission spéciale de cinq membres :

MM. Encausse, docteur en médecine; Durville, président de la Société magnétique de France; Demé, propriétaire; Brothier de Rollière, ingénieur agricole conseil; F. de Champville, rédacteur en chef du journal de *Magnétisme et de Psychologie*.

Tous chargés de l'étude de cette question délicate.

Comme président, cette commission a fait choix d'un technicien de valeur, mais impartial et choisi parmi les plus incrédules en faveur de la baguette comme de tous les procédés empiriques. Ce président est M. Brothier de Rollière, ingénieur agricole conseil, déjà très connu dans l'art d'élever gratuitement les eaux. Le secrétaire est M. de Champville, le sympathique rédacteur en chef des travaux de la Société magnétique de France.

Or, si nous considérons :

1° Que les grandes sécheresses d'eau éprouvées par nos agriculteurs depuis deux ans ont fait un tort immense à l'agriculture française ;

2° Que si on arrivait, par le groupement de tous les sourciers et chercheurs d'eau et autres spécialistes, à jeter les bases d'une *science nouvelle servant à indiquer le passage exact des eaux souterraines, leur profondeur et leur débit* ; ce jour-là, l'agriculture française aura fait un grand pas.

Cette commission a donc chargé spécialement l'ingénieur B. de Rollière d'étudier d'une façon précise, scientifique et technique, tous les appareils et moyens employés par les sourciers, voyeurs d'eau, rabdomantes, bacilogires et autres spécialistes occultes, pour découvrir les sources autres que par les moyens classiques connus de la géologie et de l'hydroscopie, tels que : la baguette divinatoire, les pendules explorateurs, les boussoles hydroscopiques, barreau aimanté, appareils magnétiques, électriques, électro-magnétiques, fluidiques, microphoniques, etc., employés de nos jours dans le monde entier pour la recherche des mines et eaux souterraines.

Dans ce but, M. de Rollière devra s'organiser, se procurer, *rechercher et collectionner tous les appareils, ouvrages, revues, journaux, expériences*, dires et observations, *pour et contre* la baguette divinatoire et autres appareils analogues, avec *noms et adresses des auteurs et inventeurs* de tous les pays ; se mettre en rapport avec toutes les personnes qui ont fait des expériences, qui ont écrit, même de la façon la plus contradictoire. principalement sur les *voyeurs d'eau*, afin de les réunir en congrès de tirer au clair ces questions nébuleuses qui, en 1900, seront traitées en réunion publique.

Ce qu'il faut surtout dès maintenant, c'est *amasser la plus grande quantité possible d'adresses de sourciers* et de faits réels, afin de pouvoir les comparer tous entre eux et en déterminer des lois exactes qui président à leurs manifestations encore inconnues.

On dit qu'il y a des sourciers partout, dans tous les pays de France et d'Europe, mais quand on les cherche, on n'en trouve jamais. On a cependant grand intérêt à les connaitre, car si leur science est exacte, étant connus ils trouveront des places très lucratives eu égard à leur mérite. Si leur science ne vaut rien, l'agriculteur sera fixé et se gardera bien d'envoyer des empiriques.

Quoi qu'il en soit, procurons tous les documents sur les sourciers et attendons les résultats du Congrès de 1900, les agriculteurs apprendront certainement du nouveau.

Nota. — Pour mener à bonne fin cette enquête nécessaire du Congrès de 1900, pour tout ce qui a trait à *la baguette divinatoire* et *autres appareils employés par les sourciers pour rechercher les eaux* souterraines, prière de centraliser toute communication, rapports, *noms et adresses de sourciers français et étrangers*, soit à la Société magnétique de France, soit à M. B. de Rollière, ingénieur agricole conseil, 26, boulevard d'Argenson, à Neuilly-Paris, spécialement chargé des études techniques de ladite commission.

NOTICE

au sujet de Mouloid-Riss, aissaoua, charmeur de serpents à Laghouat (près Alger).

Cet Aissaoua fit longtemps l'ornement de la place de Laghouat. — C'était un fort brave homme, toujours souriant, très propre — j'insiste surtout là-dessus, car c'est un signe de religion chez les musulmans.

Sa tête était soigneusement rasée, et à l'inverse des

autres Arabes, presque toujours découverte. Il avait une assez belle barbe grise.

A Laghouat, les Aissaoua ne sont pas en nombre. Ceux de la tribu qui y passent sont plutôt des charlatans, bateleurs, jouant avec des serpents inoffensifs.

Moulaid-Riss était un vrai initié, il n'opérait qu'avec la vipère à cornes (vipère céraste) en arabe, *El-lefda*.

Il les lâchait, les rattrapait, leur parlait haut, les caressait, les maniait en tous sens. Les mettait de préférence sur sa tête, dans sa bouche. Souvent elles le piquaient et lui faisaient saigner la langue sans qu'il soit le moins du monde incommodé.

La vipère à cornes est dangereuse et peut occasionner des troubles très sérieux. Néanmoins sa morsure n'est pas foudroyante.

On a dû depuis quelques années essayer le traitement au chlorure d'or ou mieux au chlorure de chaux, mais j'ignore si on a obtenu de bons résultats en cas de morsure. Je n'ai jamais vu la mort suivre une piqûre, par contre j'ai vu à Laghouat un jeune Arabe mourir des suites de l'atteinte d'un scorpion. La mort fut précédée d'un délire furieux.

Néanmoins la vipère à cornes est très dangereuse, très redoutée.

Moulaid-Riss n'avait nullement besoin de sujets préparés. Un commandant du Cercle de Laghouat, qui doutait de sa puissance, envoya chercher au « col des Sables » cinq ou six reptiles et les remit à l'Aissaoua. Sans hésiter, celui-ci les prit et se mit à les manier avec toute l'aisance possible.

L'histoire des crocs arrachés, des venins atténués sont des fables. Les Aissaouas s'entraînent à cet exercice au moyen de secrets connus d'eux seuls. On a dit qu'ils s'enduisaient le corps de certaines substances ou qu'ils exhalaient certaines odeurs, c'est faux, et pour s'en rendre compte, on n'avait qu'à témoigner le désir à Moulaid-Riss de prendre dans la main une vipère à cornes.

Il la saisissait, la formait en pelote, la tête en dessus et brusquement vous la plaçait dans la main. J'ai vu faire la chose mainte fois sur la place, mais mon horreur pour les reptiles m'a toujours empêché d'essayer. Moulaid-

Riss était Hadj (saint), car il était allé trois fois à la Mecque. Faisant tout le trajet à pied par l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte, recueillant des aumônes sur son chemin grâce à son talent de charmeur.

Enfin, il avait le don de découvrir dans les maisons les animaux malfaisants : serpents, scorpions, tarentes, tarentules, etc. On allait le chercher et bientôt il trouvait l'animal, qu'il prenait délicatement et portait au dehors sans jamais le tuer.

Il est mort en 1895.

TILIANEUQ.

L'Arabe piqué par la vipère à cornes se soigne au moyen de ligatures, incisions, bains de sable, tiges de genêts pilées.

BIBLIOGRAPHIE

Certitudes scientifiques et Certitudes philosophiques, par le P. de la Barre, S.-J. Blond et Barral : o. 60.

Le P. de la Barre étudie les méthodes propres aux diverses sciences, reconnaît le droit de la science à l'analogie hypothétique, et montre que le principe de causalité impose à la science positive une conclusion que l'expérience seule est impuissante à donner. Avec l'abbé de Broglie, il admet que les faits d'ordre expérimental précèdent toute méthode scientifique et ont une valeur réelle. M. Ollé Laprune a développé une théorie analogue dans son livre de la *Certitude morale*. La notion de causalité est due à l'*abstraction intuitive*, et non au sentiment. Les principes du sens commun sont fondamentaux dans l'ordre des certitudes scientifiques. Claude Bernard a reconnu le sentiment du déterminisme. Les notions d'ordre et de finalité sont étroitement unies.

Si le P. de la Barre avait lu les principaux ouvrages des occultistes, il eût rapproché les principes de la théorie des correspondances et de celle des signatures, qui les vérifient pratiquement.

L'auteur a fait des emprunts notables à M. Naville, auteur de *la Physique moderne et la Logique de l'hypothèse*.

J. Guibert (abbé). — *L'Ame de l'homme*, 2e éd., Blond et Barral (o fr. 60).

L'universalité de la croyance à l'autre vie, les caractères propres de la matière, différents de ceux de l'esprit, ceux de l'esprit humain, différents de ceux de l'animal, la déchéance des sauvages, fait contraire aux théories naturalistes, le manque de proportion entre la grosseur du cerveau dans les espèces et les pouvoirs intellectuels, la conscience du moi, lequel est immuable, simple, immatériel, spirituel (comprenant ce qui est étranger à la matière), la liberté morale, sont pour M. Guibert des preuves de la spiritualité de l'âme. Ses arguments sont exprimés avec clarté : ils confirmeront quelques catholiques dans leur spiritualisme. Mais il n'y a dans cet opuscule aucune citation, aucune allusion aux théories spirites et occultistes, pas plus qu'aux phénomènes de la mystique qui montrent l'âme agissant séparée du corps. C'est dire que le matérialiste n'y trouvera pas de raisons suffisantes pour abandonner ses convictions.

Abbé Laxenaire. — *L'Au-delà ou la Vie future*, d'après la science et la foi, 2e éd., *ibid.* (o fr. 60).

M. l'abbé Laxenaire sait citer ses sources. Il paraît toutefois ignorer bon nombre de faits qui prouvent l'existence de l'âme après la dissolution du corps. Il affirme que l'âme des animaux est simple et pourtant privée de survivance : la spiritualité est de plus le pouvoir d'exister en dehors de la matière. L'auteur répond aux réincarnationnistes : Comment concevoir des épreuves qui n'ont ni conclusion ni fin et un voyage chimérique vers un but qui n'existe pas ? Un châtiment qui n'est pas lié au souvenir de la faute commise est une barbarie et un non-sens. Quant à l'anéantissement, il n'admet pas de degrés : donc il serait injuste.

L'hypothèse origéniste est repoussée parce que le repentir est impossible aux damnés, qui n'ont plus ni grâce ni libre arbitre.

« Dieu, dit Leibnitz, qui nous a révélé tout ce qu'il faut pour craindre le plus grand des malheurs, ne nous a pas révélé tout ce qu'il faut pour l'entendre. »

Mais à des faits mal compris il faudrait exposer d'autres faits transmis par la tradition chrétienne. M. l'abbé Laxenaire, pas plus que les autres écrivains catholiques qui écrivent pour la collection *Science et Religion*, n'a eu l'idée d'opposer aux faits spirites, et aux révélations diverses, d'autres faits tirés de la tradition chrétienne. G.

L'Attitude du catholique devant la science, par Georges Fonsegrive, 2e édition, Blond et Barral, 0 fr. 60

En sa qualité de philosophe, M. Fonsegrive reconnaît impartialement que le clergé a été déconcerté par le passage des sciences de la nature aux mains laïques, et s'est livré imprudemment à des déclamations contre la science. Il insiste sur la différence entre le libre examen et la libre pensée. La liberté d'examen porte sur la forme. Il y a science quand il y a preuve. La foi peut être aussi vive sans être fondée en raison. La spécialité des études et des méthodes s'impose aujourd'hui. L'indépendance des méthodes est reconnue par le concile du Vatican. Les conclusions de la science et celles de la foi seront un jour confrontées : l'Eglise catholique n'admet pas qu'elles soient réellement contraires. Le théologien doit donc prendre garde de prendre pour dogme ce qui n'est pas dogme. Le catholiscisme et la science ont les mêmes postulats : l'existence de la vérité, celle du monde extérieur, celle de lois immuables dans la nature, de vérités dogmatiques immuables, quoiqu'il y ait progrès dans la connaissance des dogmes. Il y a entre tous les hommes des vérités communes, par conséquent permanentes. La vérité scientifique a le caractère de l'impersonnalité comme la vérité religieuse. La méthode scientifique de saint Thomas d'Aquin s'accorde avec celle de Bacon et celle de Descartes.

M. Fonsegrive constate avec raison que le savant spécial, aussi instruit en théologie qu'en sciences profanes, a le seul droit aujourd'hui de montrer que la foi et la science ne se contredisent point.

Ce travail, comme tous ceux de l'auteur, est remarquable par la logique et la pureté du style. G.

La Clef d'or du catéchisme selon l'art d'apprendre et de se souvenir, par M. l'abbé Chavanty, missionnaire apostolique. Paris-Auteuil. Imprimerie des Orphelins-Apprentis, 40, rue La Fontaine, 1899.

Il faut un mois de maniement et d'application à une spécialité pour apprendre l'alphabet intellectuel du savant mnémotechnicien. M. l'abbé Chavanty, aujourd'hui professeur à l'école Saint-Jean de Trévoux (Ain), a gagné un procès contre un plagiaire, forcé l'attention des *Études religieuses* de la Société de Jésus, et inspiré quatre auteurs de livres nouveaux sur la méthode suggestive. La connaissance professionnelle de la mnémotechnie Chavanty exige absolument l'étude des leçons fondamentales, que l'auteur va réduire de sept à trois. L'alphabet lui-même peut être appris en dix leçons de dix minutes chacune. Une *Revue d'application scolaire aux spécialités* va faire suite à l'ancienne Revue des types d'application, dont le coût est de 20 francs. Les leçons fondamentales seront payées 25 francs.

M. l'abbé Chavanty, qui n'est point occultiste, affirme, avec l'Écriture, Pythagore et Platon, que les constructions intellectuelles doivent être élevées sur une assise fondamentale de nombres. Une assise numérale jusqu'à 10 est placée dans le milieu intellectuel qui réfléchit l'espace : c'est la cosmographie et la géographie. Jusqu'à 100, elle est dans le milieu intellectuel qui réfléchit à la fois l'espace et le temps : c'est l'histoire.

Jusqu'à 1.000, placée dans le milieu qui réfléchit tous les rapports de raison, c'est toute science en tout ouvrage. La méthode de M. l'abbé Chavanty est l'art de marier la succession des idées à la succession des nombres. Un alphabet idéo-numéral comprend 99 mots successifs équivalant (conventionnellement) aux 99 premiers nombres. Ce sont cent points de départ d'association d'idées. L'alphabet fait exécuter simultanément les cinq lois psychologiques de l'attention, de l'association des idées, des similitudes de l'habitude et de la succession numérale.

M. l'abbé Chavanty ne doit aux mnémotechniciens de son siècle, Aimé Paris et l'abbé Moigno, que le modèle d'un alphabet, qu'il a entièrement transformé.

Depuis douze ans, quatre mille étudiants ont usé de la méthode Chavanty. Néanmoins le gouvernement français n'a encore donné aucune récompense à l'auteur. Celui-ci verra probablement décorer les écrivains qui s'inspirent de son *Art d'apprendre*, il ne sera récompensé que par le témoignage de sa conscience. Tel est le sort ordinaire des inventeurs de notre patrie.

Le *Voile d'Isis*, en 1893, a donné une analyse de l'*Art d'apprendre et de se souvenir*. Nous sommes heureux de constater que les éloges accordés à cet ouvrage n'étaient pas exagérés.

G.

M. Célestin Raillard a publié *Pierre Leroux et ses Œuvres* (Châteauroux, Langlois, 1899, in-8, 186 p.) : l'ouvrage est écrit à un point de vue catholique. On sait que P. Leroux fut, comme Jean Regnaud, un théosophe.

L'éditeur Alcan a mis au jour les *Nouvelles Recherches sur l'esthétique et la morale*, par M. Durand (de Gres).

Catéchisme expliqué de l'Église gnostique, par T. Sophronius, évêque G. de Béziers, coadjuteur de S. G. le patriarche. (Paris, Chamuel, 1899.)

Le catéchisme gnostique de Sophronius doit comprendre huit fascicules, traitant des *mystères illuminateurs*, des *mystères purificateurs*, de la *célébration des mystères*, de la *constitution de l'Église*, de la *morale*, des *lois physiques*, *lois civiles* et de l'*histoire de l'Église gnostique*. L'Église gnostique moderne a obtenu quelque notoriété dans la presse grâce à la personnalité sympathique de son patriarche Synésius ; mais ses doctrines se sont précisées depuis quelques années dans un sens tel que les illuminés chrétiens ne peuvent plus leur donner une approbation même facile. Ses renseignements sont purement mentaux et philosophiques ; on n'y trouve la trace d'aucune action spéciale de l'Invisible : les faits occultes y sont expliqués par les découvertes modernes de l'hypnose et de la psycho-physiologie ; ce sont des méthodes que je crois bien trop extérieures quand on songe à l'ébranlement formidable que doit être

dans les profondeurs du monde la création ou la rénovation d'un culte.

S.

Étude de symbolisme chrétien sur une croix-médaille de Notre-Dame de Liesse, par L. Quenaidit (Laon, 22, rue Sérurier, au *Journal de l'Aisne*, 1899, in-8°). Cet opuscule renferme un nombre considérable de documents inconnus et de renseignements des plus précieux sur le symbolisme.

L'auteur est certainement très au courant de toutes les choses de l'occultisme. Il serait à souhaiter que les bulletins des sociétés académiques de province renferment beaucoup de travaux de cette valeur. Cette très intéressante étude est suivie d'un résumé des travaux récents faits sur la médaille du Christ redécouverte par Boyer d'Agen.

S.

REVUES

Nous tenons à signaler l'apparition, au mois de janvier, d'une nouvelle revue jeune *la Grande France*.

La Revue s'adresse à tous les esprits des pays d'ancienne Gaule, dans un but d'union intellectuelle contre l'entente anglo-saxonne. Elle s'occupera plus spécialement des questions qui les intéressent directement sans pour cela être fermée à rien d'autre qui soit hautement et noblement humain.

Comme collaborateurs pour le premier numéro, J.-H. Rosny, Jean Rodes; des vers de Gabriel Tallet. *La Grande France* possédera à partir de mars une rubrique d'occultisme.

Éditeur, Georges Anoyaut, libraire, 25, rue Cujas. Abonnement, 7 francs.



QUESTIONS

D'après un tableau publié dans la physique de Guillemin, les années 1870, 1881, 1892, 1903 sont marquées par une recrudescence de magnétisme terrestre. Or, assez souvent, ces recrudescences (tous les onze ans et un neuvième) coïncideraient avec de graves événements politiques.

Un lecteur de l'*Initiation* a-t-il des raisons pour ne pas admettre que cette coïncidence puisse concerner l'an 1903?

Existe-t-il un ouvrage plus récent que celui du Dr Reguis sur la *Matière médicale populaire au* XIXe *siècle* (Paris, Baillière, 1897)?



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

REVUES FRANÇAISES RECOMMANDÉES

POUR L'ÉTUDE DE L'HERMÉTISME

Pour les abonnements s'adresser : **3, rue de Savoie**

PARIS

L'Initiation, revue mensuelle de 100 pages. — 60 rédacteurs. — 13[e] année. — Publiée sous la direction de PAPUS.

C'est la revue de fonds des études hermétiques, publiant les gros articles et les études de longue haleine, et l'organe officiel des fraternités initiatiques.

Abonnements. — France, **10** fr. par an; Etranger, **12** fr.

L'Hyperchimie, revue mensuelle publiée sous la direction de JOLLIVET CASTELOT et consacrée spécialement à l'alchimie et à la chimie hermétique.

Abonnements. — **4** fr. par an (France); Etranger, **5** fr.

La Thérapeutique Intégrale, organe mensuel publié sous la direction du D[r] G. ENCAUSSE et consacré à la médecine hermétique et à l'homœopathie.

Abonnements par an. — France, **2** fr.; Etranger, **3** fr.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas, revue bimensuelle illustrée.

Abonnements. — **7** fr. par an (France); Etranger, **8** fr.

Revue d'avant-garde publiant les articles et les nouvelles intéressant toutes les écoles sans exception.

Directeur : VARNEY.

Secrétaire de la Rédaction : OURDECK.

Psyché, journal mensuel tiré à très petit nombre à la machine à écrire. Reproduction des cours sténographiés à l'École hermétique.

Abonnements : **10** fr. par an. (Le nombre des abonnements est très limité).

L'Acacia, revue mensuelle rédigée par un comité de Francs-Maçons et de Philosophes et consacrée aux études historiques, initiatiques et symboliques,

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.